

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LA BRADAMANTE

LA CALPRENEDE, GAUTIER
COSTES DE

Tragi-comédie — 1637

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

LÉON	51 rép.	RENAUD	24 rép.
ROGER	41 rép.	HIPALQUE	5 rép.
CHARLES	38 rép.	AMBASSADEURS	5 rép.
AYMON	38 rép.	NAYMES	4 rép.
BRADAMANTE	32 rép.	ZÉNON	2 rép.
MARPHISE	28 rép.		

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	42
ACTE IV	58
ACTE V	73

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Léon, Roger.

LÉON

Que vous me haïrez pour cette lâcheté.

ROGER

Ne jugez point si mal de ma fidélité.

LÉON

Je veux à vos dépens acheter ma fortune,
Ha ne trouvez-vous point ma requête importune ?
Toutefois si parmi vos sentiments guerriers
Vous mêlâtes jamais les myrtes aux lauriers :
Et si vous connaissez ce que peut sur une âme
Le transport violent d'une amoureuse flamme,
Vous excuserez tout.

5

ROGER

Hormis ce compliment,
Traitez-moi je vous prie un peu plus franchement,
Pourrais-je être qu'à vous après ce bon office.

10

LÉON

C'est trop se souvenir de si peu de service :
Vous êtes redevable à ma seule amitié.
J'eus pour vous du respect non pas de la pitié : 15
Ayant été témoin d'une valeur si rare,
Je fis ce qu'aurait fait l'âme la plus barbare,
Et j'ai dégénéré de toute ma maison,
Ne trahissant les miens qu'après leur trahison.
J'ai soulagé des fers ces mains victorieuses, 20
Pour suivre à l'avenir vos traces glorieuses,
Pour me rendre vaillant vous imitant de loin
Mais je commence mal, vous en êtes témoin.
Toutefois s'il est vrai que la mort m'épouvante,
Que je sois pour jamais privé de Bradamante, 25
Que par un coup du Ciel je meurs devant vous,
Si je craignis jamais de mourir de ses coups.
Je tiendrais ce trépas pour ma première gloire :
Mais je perds l'espérance, en perdant la victoire.
J'ai trop peu de valeur pour hasarder ce bien, 30
Et si je suis vaincu, je ne possède rien.

ROGER *(à part soi)*

Fut-il jamais malheur à mon malheur semblable ?

LÉON

De quoi pâlissez-vous ?

ROGER

Ma crainte est pardonnable,
Et ce commandement me serait bien plus doux, 35
Si j'étais plus vaillant, ou plus heureux que vous.

LÉON

Ah ne me parlez plus contre votre pensée.

ROGER

Dans votre passion mon âme intéressée,
N'a rien appréhendé que pour vous seulement,
Et vous hasardez trop en cet événement,
Puisque votre repos sur ma valeur se fonde.

40

LÉON

Je m'assure sur vous mieux que sur tout le monde.

ROGER

Aussi pour vous servir je voudrais tout oser,
Et ce que j'en ai dit, n'est pas pour m'excuser.
J'irai, j'irai pour vous combattre Bradamante,
Et quand j'aurais pour elle une ardeur violente,
Fut-ce de mon malheur l'inévitable arrêt,
Je me dépouillerais de tout mon intérêt,
Et je voudrais pour vous me combattre moi-même.

45

LÉON

Mais comment m'acquitter de ce bienfait extrême ?

50

ROGER

Je sais ce que je dois à qui je dois le jour.

LÉON

Cet acte officieux me le rend à son tour,

Et je reconnais bien que je suis exécration,
Si je cache à quel point je vous suis redevable :
Si je n'offre à vos pieds et mes empires et moi.
Bien donc sur cet espoir je vais trouver le Roi.
Je vous quitte un moment, Ciel fais que je périsse,
Si je puis être ingrat après un tel service.

55

SCÈNE II

ROGER SEUL

Doncques cette valeur que j'ai reçu des Cieux,
M'est un présent fatal, un don pernicieux,
Qui ne me doit servir qu'à ma propre ruine :
Ô Ciel à quel malheur ta rigueur me destine :
J'adore Bradamante, et cette passion
Doit céder lâchement à l'obligation.
Je cesse de haïr pour un bienfait extrême,
Dont je dois m'acquitter en me perdant moi-même.
Mais puisqu'en le faisant je fais ce que je dois,
Je ne murmure point contre ses justes lois.
Oui je te combattrai, ma chère Bradamante,
Et quoique je trahisse une fidèle amante,
Contre qui le devoir l'emporte sur l'amour,
Je te puis satisfaire en me privant du jour.

60

65

70

SCÈNE III

BRADAMANTE *(seule dans sa chambre)*

Mon coeur ne retient plus la douleur qui te presse,
Il est vrai ce perfide a faussé sa promesse,
L'ingrat a violé sa foi.

75

Il n'a point de regret de t'avoir délaissée,
 Et ne souvient plus de toi,
 Quoiqu'il vive dans ta pensée.
 Quel esprit prévoyant eut reconnu la feinte
 Des serments qu'il me fit d'une amitié si sainte, 80
 Et de tant de fidélité ?
 Que j'eusse cru faillir contre mon grand courage,
 De soupçonner de lâcheté,
 Ses discours et son beau visage.
 Comme votre beauté, disait-il, est extrême, 85
 Dans sa perfection mon amour est de même,
 Et le feu si pur et si beau,
 Qui parmi les mortels me brûle et me captive,
 Me doit encor dans le tombeau,
 Brûler d'une flamme plus vive. 90
 Que la longueur du temps, ou des lieux nous sépare,
 Rien ne peut ébranler une amitié si rare.
 On ne verra jamais changer
 Les résolutions d'une âme si constante,
 Et je ne serai plus Roger, 95
 Quand je vivrai sans Bradamante.
 Ce discours redoublait une naissante flamme,
 Je crus que ce beau corps logeait une belle âme,
 Incapable de trahison.
 Sa peine, je l'avoue, ébranla ma constance, 100
 Je le crus aimer par raison,
 Et je l'aimai par innocence.
 Tout à coup, sans ouvrir son dessein à personne,
 Et sans me dire adieu le traître m'abandonne,
 Et s'éloigne de cette Cour. 105
 Il habite possible une terre inconnue,
 Où de quelque nouvelle amour
 Son âme est déjà retenue.
 Abuse déloyal, abuse autant de Dames,

Que tu reconnaîtras capables de tes flammes, 110
Invente de nouveaux serments,
Dont ta fidélité dans leurs âmes s'imprime,
Tu sais que les Dieux aux Amants,
Ont permis de jurer sans crime.
Toutefois je ne puis forcer cette puissance, 115
Qui m'oblige à t'aimer après ton inconstance,
Oui, je t'aime encore Roger,
Et malgré la raison qui veut que je t'oublie,
Il n'est pas en moi de changer,
Pour rompre le noeud qui nous lie. 120

SCÈNE IV

Hipalque, Bradamante.

HIPALQUE

Marfise vous attend pour aller chez le Roi.

BRADAMANTE

Elle est de mon repos plus soigneuse que moi.
C'est pour voir ce Léon : je la suivrai, n'importe,
Où l'avez-vous laissée ?

HIPALQUE

Auprès de votre porte. 125

SCÈNE V

Charles, Aymon, Renaud.

CHARLES

Ma parole est donnée, il n'en faut plus parler.

AYMON

Si votre Majesté la voulait rappeler,
Je me pourrais servir des droits de la naissance,
Et j'aurais sur les miens une entière puissance ;
Je ne me plaindrais pas d'avoir cent mille fois, 130
Pour le bien de l'État sué sous le harnois,
De vous avoir suivi dans toutes vos conquêtes,
Même depuis que l'âge a fait blanchir nos têtes.
Si vous laissiez agir le sang et la raison,
Si j'étais absolu dans ma seule maison, 135
Et s'il m'était permis de tenir ma promesse,
Pour n'être pas ingrat au Monarque de Grèce
Pardonnez ce discours à mon ressentiment,
L'affront que je reçois m'ôte le jugement.
J'intercède sans fruit pour une ingrate fille, 140
Au lieu d'être absolu sur toute ma famille
Sa désobéissance avance mon trépas,
Et je cherche son bien, qu'elle ne connaît pas.

RENAUD

Former sans apparence un bien imaginaire,
C'est se pâtre de vent et d'une ombre légère, 145
Des Sceptres, des grandeurs, ne sont pas un vrai bien,
Et qui ne vit content, il ne possède rien.

AYMON

Vous de qui le conseil trompa son innocence,
Et qui favorisez sa désobéissance,
Alléguez-vous pour elle une seule raison ? 150
Si j'étais absolu dans ma seule maison,
Pouvait-elle choisir un parti plus sortable ?
Roger avec Léon, qu'a-t-il de comparable ?
L'un doit paraître un jour dans cet illustre rang,
Que l'on a vu tenir aux Princes de son sang. 155
L'autre n'a que la cape et l'épée en partage,
Et s'il se peut vanter c'est d'un peu de courage.

RENAUD

Oui, sa seule vertu doit le recommander,
Comme le plus grand bien qui se peut posséder.
Aussi vaut-elle mieux que l'éclat d'un Empire, 160
Et l'honneur est un bien que l'on ne peut détruire.
Ceux dont l'ambition se ravale si fort,
Suivant un faux bonheur sont esclaves du sort,
Aux belles actions avoir l'âme occupée,
Ne recevoir la loi que de sa seule épée, 165
Et ne voir les grandeurs qu'avecque des mépris,
C'est où doivent butter les généreux esprits.
Le bien de la Fortune est un bien périssable,
Et tous ses fondements ne sont que sur du sable.
Outre que si Roger n'a pas reçu des Cieux, 170
Ces frivoles grandeurs que vous aimez le mieux :
Si le sort en naissant lui ravit ses Provinces,
Vous savez toutefois qu'il est issu de Princes,
La Fortune et les siens l'ont toujours combattu,
Et l'ont privé de tout, hormis de la vertu, 175
Quoiqu'il ne soit pas Roi, sa naissance est Royale.

AYMON

Mais celle de Léon n'en a qu'une d'égale,
 Et vous témoignerez, puisque vous l'avez déjà vu,
 S'il est de qualité dont il ne soit pourvu.
 N'est-il pas jeune, beau, n'est-il pas agréable ?
 N'est-il pas courageux, bref n'est-il pas aimable ?
 Et cette fille ingrate, à moins que se haïr,
 Ne devrait-elle pas l'aimer et m'obéir ?

180

RENAUD

Une inclination ne peut être forcée.

AYMON

C'est que pour son Roger Bradamante est blessée.
 C'est qu'elle est sans esprit et, vous sans amitié.
 Oui, son aveuglement vous dût faire pitié,
 Et vous devriez rougir de vos conseils perfides,
 Qui perdent une soeur, et font des parricides.
 Réservez vos avis pour une autre saison,
 Et me laissez tout seul gouverner ma maison.
 J'ai plus d'âge que vous et plus d'expérience,
 Et vous m'êtes suspect après tant d'insolence.
 Quoi ! Vous mêler déjà de me faire la loi,
 Est-ce à vous, je vous prie, à gouverner chez moi ?
 Et prenant sur les miens une injuste licence,
 Obliger un ami par cette récompense.
 Vous acquérir Roger avec un tel présent.
 Ô le bon naturel, ô le fils complaisant !

185

190

195

RENAUD

Mais si ma soeur le veut, malgré votre promesse,

200

La voulez-vous forcer pour le Prince de Grèce ?

AYMON

Oui, je lui ferais voir sans le respect du Roi.

RENAUD

Sa justice à propos vous impose la loi.
S'il est assez vaillant pour vaincre Bradamante,
Il faudra bien alors que ma soeur y consente.
Si ce malheur arrive.

205

AYMON

Il vous trompera tous.
Il est plus courageux et plus vaillant que vous.
Ingrat.

CHARLES

L'événement éclaircira l'affaire.
Vous vous piquez Aymon.

210

AYMON

J'ai raison de le faire,
Et votre Majesté me peut bien excuser.

CHARLES

Mais le meilleur pour vous est de vous apaiser,
Et d'espérer du Ciel une si bonne issue,
Qu'elle confirmera l'espérance conçue.
Mais recevons ce Prince, il s'approche de nous.

215

SCÈNE VI

Charles, Léon.

CHARLES

Vous venez sur le point, que nous parlions de vous.

LÉON

N'ayant point mérité d'être en votre mémoire,
Par un tel souvenir vous me comblez de gloire.

220

CHARLES

Et bien depuis le temps que vous êtes venu,
Quels divertissements vous ont entretenu ?
Est-il rien dans ma Cour capable de vous plaire ?

LÉON

L'esprit le plus chagrin s'y pourrait satisfaire :
Je n'ai vu rien encor que rare et que charmant.

225

CHARLES

Et je vois dans ces mots l'intérêt d'un amant.
Confessez que ce bien se doit à Bradamante,
Qu'à son occasion ce séjour vous contente,
Et que notre climat a pour vous des appas,
Qui sans cette beauté ne nous toucheraient pas.

230

LÉON

Il est vrai q'un amant dont l'ardeur est extrême,
Ne peut aimer un lieu privé de ce qu'il aime :

Mais dans ma passion, et mon aveuglement,
Encore je conserve un peu de jugement.
Bradamante n'a rien qui ne soit adorable : 235
Mais aussi votre Cour n'a rien de comparable,
L'univers la révère, et ces grands chevaliers,
Qui sont de votre État les généreux piliers,
Relèvent bien l'éclat de votre diadème,
Mais il reçoit surtout le lustre de vous-même. 240

CHARLES

De grâce, désormais, dites-en un peu moins.

LÉON

J'ai de ce que je dis tous les hommes témoins.
Mais quoique tout le monde avecque moi l'avoue,
Si votre Majesté ne veut pas qu'on la loue,
Je lui veux obéir et changer de discours, 245
Mais tout mon entretien sera de mes amours.
Sire, c'est de regret qu'une ardeur véhémence
Me fera malgré moi combattre Bradamante.
Mais si le seul combat me la doit accorder,
Si par ce seul moyen on la peut posséder, 250
Je le veux entreprendre avec votre licence.
Je sais que votre Édit en donne la puissance,
Et sur ce seul espoir je me suis présenté,
Pour obtenir ce bien de votre Majesté.
Voilà, Sire, en deux mots le sujet qui m'arrête, 255
Si vous me refuser d'accorder ma requête.

CHARLES

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons connu
Le généreux dessein qui vous a retenu.

Il est vrai que déjà ma parole m'engage,
 Mais je ne doute point d'un si brave courage, 260
 Et je crois que l'amour vous doit favoriser.
 Bien donc, vous en pouvez, librement disposer,
 Elle n'en recevra qu'une parfaite joie.
 Mais comment à propos le bonheur nous l'envoie !

SCÈNE VII

Charles, Bradamante, Léon, Aymon, Marfise, Renaud.

CHARLES

Si pour l'amour de vous être félicité, 265
 Se pouvait appeler un e importunité,
 Certes votre beauté me serait importune :
 Mais elle aide au contraire à ma bonne fortune,
 Je lui suis obligé de donner tant d'amour,
 Puisqu'un nombre d'amants embellit notre cour. 270

BRADAMANTE

Si votre Majesté se donne cette peine
 Pour ceux-là seulement que ce sujet y mène,
 Vous êtes si bénin que j'espère en effet,
 D'obtenir le pardon du mal qu'ils vous ont fait.
 Leur nombre est si bien grand, que dans toute la France 275
 Un seul n'a point paru de puis votre ordonnance.
 Bradamante leur plaît ; mais elle coûte cher,
 Et personne à ce prix ne la veut rechercher.

LÉON

Certes ma passion serait trop offensée,

Si vous n'aviez parlé contre votre pensée.
Jamais aucun péril ne me divertira
De la fidélité que mon coeur vous jura,
Pour vous la conserver toujours inviolable.

280

BRADAMANTE

À trop de passion je suis trop redevable.

CHARLES

Et pour vous assurer de son affection,
Je vous veux avertir de son intention.
Bradamante à la fin il faut courir aux armes,
Se servir d'autres traits que de ceux de vos charmes.
Il faut prendre demain la salade et l'écu,
Pour combattre celui que vous avez vaincu.
Le voilà résolu de tenter la fortune.

285

290

BRADAMANTE

Il est donc de deux-là que le jour importune :
Mais si peu de sujet ne l'obligera pas,
S'il a du jugement, à courir au trépas.
Sa main sera bien mieux pour un autre occupée,
Je ne mérite pas qu'il donne un coup d'épée.

295

LÉON

Si quelque autre moyen vous pouvait acquérir,
J'y courrais à clos yeux sans crainte de périr,
Et me parût le Ciel contraire ou favorable,
J'aurais dans mon malheur un sort trop honorable.
Mais puisque maintenant il ne m'est pas permis
D'avoir d'autre destin, ni d'autres ennemis,

300

Il faut que de son gré la victime s'apprête,
Et mette entre vos mains cette coupable tête,
Que vous devez punir de sa témérité,
Ou me récompenser de ma fidélité.

305

BRADAMANTE

Ce courage à la fin mérite Bradamante.
Oui, Léon, il est juste il faut qu'on vous contente.
Je voudrais que déjà vous fussiez satisfait.
Mais toutefois l'honneur que votre amour me fait,
M'oblige à vous donner un conseil salutaire.
Monsieur, déportez-vous d'un dessein téméraire,
Il tient encor à vous d'éviter ce malheur,
Ou bien soyez muni d'une rare valeur,
Vous courez un danger plus grand que l'on ne pense.

310

315

LÉON

Amour contre vos coups est toute ma défense,
Il les détournera sans bouger de ce coeur,
Redoublera ma force et me rendra vainqueur.
Si le Ciel m'est contraire, et que sur la poussière,
Je trébuche à vos pieds privé de la lumière,
Quels dieux, fussent-ils tous libres de passion,
Ne seront envieux de ma condition ?
Voir bâtir mon tombeau par une main si belle,
N'est-ce pas me combler d'une gloire éternelle ?

320

MARPHISE

Je n'envierai jamais un semblable bonheur,
J'aime mieux de mon gré lui quitter cet honneur.

325

AYMON

Pour le repos commun il serait nécessaire,
Qu'on ne se mêlât point que de son propre affaire.
Mais la confusion est si grande aujourd'hui,
Que chacun met le nez aux familles d'autrui. 330
Madame croyez-moi qu'en ce qui ne nous touche,
Nous ferions beaucoup mieux de n'ouvrir point la bouche.

MARPHISE

Quoi Monsieur, est-ce à moi que vous parlez ?
Certes c'est sans sujet que vous me querellez.
Mes soins sont bien ailleurs que dans votre famille. 335

AYMON

Pourtant vous vous mêlez de gouverner ma fille,
Lui donner des conseils qui troublent sa raison,
Et vous avez déjà divisé ma maison.
Renaud est son asile, et vous sa confidente.
Et tous deux recherchez sa ruine apparente. 340
Madame, c'est de là que naissent mes regrets,
Vous ne la conseillez que pour vos intérêts,
Ou les vôtres à part, pour ceux de votre frère.

MARPHISE

Elle pourrait ici témoigner le contraire,
Et que j'aime son bien que vous n'avancez pas. 345
L'or, les biens, les grandeurs ont pour vous des appas,
Et l'éternelle soif de votre humeur avare,
Pour votre propre sang vous a rendu barbare.
Doit-elle relever votre condition,
Et servir d'instrument à votre ambition ? 350

Et la contraindrez-vous de se rendre amoureuse,
Pour élever pour vous une fortune heureuse ?
Monsieur, vous avez tort de me faire parler,
Je ne suis pas d'humeur de rien dissimuler :
Et les fortes raisons qui combattent pour elle,
Me feront à jamais embrasser sa querelle.

355

AYMON

Je soutiendrai la mienne, et je lui ferai voir,
Que si je la puis ranger aux termes du devoir.
Suffit que désormais que rien ne vous intéresse,
Que de vos actions vous soyez la maîtresse,
Sans plus vous informer comment on vit chez moi.

360

RENAUD

Vous quereller ainsi, même devant le Roi,
C'est abuser vraiment d'une douceur extrême.

AYMON

Vous avez tout ouï, je en dis de même.

RENAUD

Et les mêmes raisons qu'elle a dites ici,
Sauf ce que je vous dois, je vous les dis aussi.

365

CHARLES

C'est perdre trop de temps en des discours frivoles,
Je n'entends tous les jours que les mêmes paroles,
Aymon votre courroux va toujours trop avant.

LÉON

Je dois pour m'acquitter mourir en le servant,
Et si j'ai dans mes vœux la fortune prospère,
Je le veux honorer comme mon propre père.

370

AYMON

Je soutiens votre droit avec trop de raison,
Et vous comblez d'honneur toute notre maison.

LÉON

Doncques sur le pouvoir que l'Empereur nous donne,
Vous devez dans le champ comparaître en personne,
Je m'y rendrai demain au lever du soleil.

375

BRADAMANTE

Et je veux, s'il se peut, prévenir son réveil,
Vous m'y verrez paraître, et si mal disposée,
Que vous en obtiendrez une victoire aisée.
Ayez soin toutefois d'être assez bien armé.

380

LÉON

Je crains plus que vos mains ces yeux qui m'ont charmé.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Léon, Roger, couvert des armes de Léon.

LÉON

Ce harnais vous sied bien, et le Dieu de la Thrace,
N'eût jamais sous l'armet une si bonne grâce ;
Après ces grands exploits dont mes yeux sont témoins, 385
J'ai sur votre valeur transporté tous mes soins.
Je tiens par ce moyen Bradamante conquise,
Et triomphe déjà d'une victoire acquise.
Ô vous, par qui le Ciel me la doit accorder,
S'il m'est encor permis de vous le demander, 390
Souffrez qu'encor un coup mon amour vous demande
Le pardon, que j'attends d'une faute si grande.
Et ne soupçonnez point par cette lâcheté,
Que je manque de coeur, comme de liberté.
Si d'autres ennemis appelaient mon épée, 395
Ou si pour vous servir elle était occupée,
Je fuirais ce qu'amour me fait faire aujourd'hui,
Et n'emprunterais point l'assistance d'autrui.
Cependant, cher ami, pardonnez à la crainte,
Dont je veux avouer que mon âme est atteinte. 400
Je crains pour Bradamante aussi bien que pour vous.
De grâce, retenez ces redoutables coups,

Vous en remporterez une parfaite gloire,
Si sans verser du sang vous avez la victoire.
Épargnez la beauté, le sexe et votre ami.

405

ROGER

Se reposer sur moi seulement à demi,
C'est me désobliger pour une méfiance.

LÉON

Et ce serait parler contre ma conscience,
Si je dissimulais que j'en ai du souci,
Que je tremble pour elle, et crains pour vous aussi.
Non que votre valeur se puisse mettre en doute :
Mais acheter mon bien par le prix qu'il me coûte.
Mon frère confessez que pour me secourir,
Je cherche des moyens.

410

ROGER

Qui me feront mourir.
Si vous persévérez à vivre de la sorte,
C'est par trop relâcher d'une amitié si forte.
Et ces discours moqueurs, comme ils sont superflus,
Me feront croire enfin que vous ne m'aimez plus.

415

LÉON

Oui, mais par ce soupçon vous vous rendez coupable,
Je veux qu'en un moment la fortune m'accable,
Que du plus haut sommet de ma prospérité,
Dans un gouffre de maux je sois précipité,
Que je perde à l'instant d'un heureux hyménée,
Cette félicité que vous m'aurez donnée,

420

425

Si je ne vous conserve une éternelle foi,
 Si mon frère toujours ne m'est plus cher que moi :
 Et si j'accepterais la meilleure fortune,
 Que m'étant avec lui dorénavant commune,
 Je dédaigne sans lui tous les plus grands honneurs, 430
 Nous les posséderons avec tous mes bonheurs.
 Et le Ciel dont je tiens un sceptre en héritage,
 A laissé pour nous deux l'Orient en partage.
 Cependant ce harnois vous déguise si bien,
 Que mes plus familiers n'y reconnaîtront rien. 435
 Ou si tous connaissaient à quel point je vous aime,
 Sans doute ils vous prendraient pour un autre moi-même.
 Mais l'heure du combat m'oblige à vous quitter,
 Je perdrais trop de temps à vous solliciter.
 Mon bien est assuré par des mains si vaillantes. 440
 Adieu, pour me cacher je rentre dans mes tentes.

SCÈNE II

ROGER (*seul*)

Des bords plus éloignés où le flambeau du jour,
 Sorti de l'Océan recommence son tour,
 Jusqu'aux flots reculés où sa clarté dévale,
 Est-il une fortune à ma fortune égale ? 445
 Malheureux si la terre en a jamais produit,
 À quelle extrémité te trouves-tu réduit ?
 C'est peu que tout le monde à ta perte conspire,
 Que le Ciel avec lui s'unisse pour te nuire,
 Que tous les éléments soient armés contre toi, 450
 Comme contre un ingrat qui viole sa foi.
 Si le Ciel pour montrer que sa haine est extrême,
 N'armait ta propre main pour te perdre toi-même.

Oui, c'est le point qui reste à ton dernier malheur,
 Que tu sois l'instrument de ta propre douleur. 455
 Et tu périrais mal, si ta perte légère,
 En pouvait accuser une cause étrangère.
 Cette main, qui mes dieux, et mon Prince servant,
 M'a des plus grands périls retiré si souvent :
 De qui les actions partout victorieuses, 460
 Aux yeux de tout le monde ont paru glorieuses,
 Devait donc (destinée à ce fatal emploi)
 Traiter mes ennemis plus doucement que moi.
 Malgré le souvenir de ma première flamme,
 La traîtresse pourra s'armer contre mon âme. 465
 Et toi coeur déloyal noirci de lâcheté,
 Sont-ce là des effets de ta fidélité ?
 Sont-ce là les serments que tu fis par ma bouche ?
 Éclate et mets au jour le regret qui te touche,
 Parais pour m'obliger à toi-même inhumain : 470
 Mais non, tu dois mourir d'une plus belle main,
 Puisque c'est Bradamante à qui je fais l'offense,
 Bradamante elle-même en fera la vengeance.
 C'est par ce seul moyen qu'il me faut acquitter,
 Je trouve mon salut à me précipiter. 475
 À voir d'un coup vengeur ma poitrine frappée,
 Et recevoir la mort de sa fatale épée.
 Je puis par ce moyen contenter mes désirs,
 Et par un même sort venger ses déplaisirs.
 Mais l'étrange malheur qui me poursuit encore ! 480
 Je trahis par ma mort un ami qui m'adore.
 Désormais son salut ne dépend que de moi,
 Et si je veux périr, je lui manque de foi.
 Non je suis obligé de tenir ma parole,
 Ma résolution inutile s'envole. 485
 Et si par moi Léon ne la possède pas,
 Je ne puis sans un crime avancer mon trépas.

Je dois faire pour lui tout ce qui m'est possible,
 Après il n'est plus rien qui ne me soit loisible.
 Et m'étant acquitté de ce que je lui dois, 490
 Il me sera permis de mourir mille fois.
 Pour lors je trouverai mon repos dans mes armes,
 Pour lors le seul trépas aura pour moi des charmes,
 Et dans mon dernier sort je serai bien heureux,
 Que ma tragique fin m'acquitte à tous les deux. 495

SCÈNE III

Aymon, Renaud, Bradamante.

(Il s'en va.)

AYMON

Puisque dans ce dessein vous êtes résolue,
 Que vous prenez sur vous la puissance absolue,
 Vous en ferez, Madame, à votre volonté.
 Mais vous vous souviendrez que cette liberté,
 Que cette folle amour qui vous rend méprisable, 500
 De même en peu de jours vous rendra misérable.
 Vous vous repentirez d'avoir désobéi,
 Et vous regretterez qui vous aurez haï,
 Alors que vous aurez plus d'esprit et plus d'âge,
 Que vous vous guérirez de cette humeur volage, 505
 Et qu'en vous la raison trouvera quelque part,
 Vous voudrez un mari, mais il sera trop tard.
 Tout le monde rira de vous vous délaissée,
 Et vous soupirez de votre erreur passée.
 Vous aurez de la peine à trouver un époux, 510
 Même votre Roger ne voudra plus de vous.
 Je ne crois pas pourtant que ce discours vous touche,

Et principalement quand il vient de ma bouche,
Si votre conseiller vous en disait autant.
Mais je m'en vais trouver le Roi qui vous attend. 515
Armez-vous cependant de colère et de haine,
Vous serez plus vaillante, étant plus inhumaine.
C'est un trait de valeur de tuer un amant,
Par vos yeux, par vos mains, il mourra doublement.
Va tigresse, va monstre, horreur de la nature, 520
Veuille le Ciel sur toi venger ta propre injure,
Et pour te faire voir son pouvoir absolu,
Te perdre en ce combat, puisque tu l'as voulu.

RENAUD

Il faut laisser passer sa fougue accoutumée,
Enfin tout son courroux se résout en fumée. 525
Dans ses premiers transports il a beaucoup de feu :
Mais après tout, ma soeur, il vous nuira fort peu.

BRADAMANTE

Avec votre support dont je suis consolée,
Ma résolution ne peut être ébranlée.
Il n'est point de tourment qui ne me soit léger, 530
Pourvu que votre humeur ne vienne à se changer,
Que vous n'embrasiez point le parti d'un avare.

RENAUD

Vous devez avouer que votre humeur est rare,
Et qu'un aveuglement contre toute raison,
Vous fait appréhender un mal hors de saison. 535
Ne vous troublez-vous point d'une crainte frivole,
Sachant que le premier j'ai donné ma parole.
Que je vous engageai dans un si beau dessein,

Et que je vous ai mis cet amour dans le sein.
 Non non, ma chère soeur, vivez toute assurée, 540
 De la protection que je vous ai jurée :
 Et que le Ciel, au cas que je fausse ma foi,
 Fasse éclater bientôt sa colère sur moi.
 J'aime votre repos, comme je le dois faire,
 Outre que la vertu de Roger m'est si chère, 545
 Que n'ayant d'autre but que votre commun bien,
 L'intérêt de tous deux sera toujours le mien.
 Et je tiendrais, ma soeur, pour un bonheur extrême,
 S'il m'était accordé de combattre moi-même,
 Tenir à ce besoin la place de l'absent : 550
 Mais vous avez pour lui le bras assez puissant.
 Votre rare valeur m'est assez bien connue,
 Pour me faire espérer la victoire obtenue.
 Si le contraire arrive, assurez-vous ma soeur,
 Qu'il en sera bien tard paisible possesseur. 555
 Et si vous ne vivez que dans cette pensée,
 Je ne souffrirai point que vous soyez forcée.
 Nous y pourrons pourvoir sans offenser le Roi.
 En tous cas de ces soins reposez-vous sur moi,
 Et soyez de ces soins un peu moins affligée. 560

BRADAMANTE

Ah mon frère à quel point je vous suis obligée !
 Si le Ciel me permet.

RENAUD

N'allons pas plus avant.

BRADAMANTE

Mon frère je voudrais mourir en vous servant.

RENAUD

Je m'en vais vous quitter pour aller dans la place,
Où déjà pour vous voir tout le peuple s'amasse,
Toute la Cour attend ce qui réussira.
Quand il faudra venir on vous avertira.

565

SCÈNE IV

Bradamante, Hipalque.

BRADAMANTE

Maintenant que je puis soupirer et me plaindre,
Et qu'aucune raison ne m'oblige de feindre,
Hipalque encore un coup que je t'ouvre mon coeur.
Mais ne me flatte plus d'un langage moqueur,
Puisque tu me trahis, me cachant ta pensée,
Confesse qu'à la fin cet ingrat m'a laissée,
Que toutes tes raisons ne le défendent pas,
Et que sa perfidie est digne du trépas,
Qu'il fait à son honneur une honteuse tache,
Et qu'on ne peut commettre une action plus lâche.
Les serments qu'il me fit, ceux qu'il reçut de moi,
Le Ciel qu'il appela pour témoin de sa foi,
Ces larmes, ces soupirs, ces promesses si saintes,
Dans l'âme d'un Roger être sitôt éteintes !
C'est ce que ta raison ne peut plus excuser,
Et tu te ferais tort de le favoriser,
Puisque son intérêt se mêle à mon injure,
Tu devrais la première accuser ce parjure.
Vu que ce déloyal t'abusa si souvent,
Et reput ton esprit de mensonge et de vent :
Toutefois, si tu peux, prends encore sa cause,

570

575

580

585

Pour le justifier invente quelque chose,
Et tu m'obligeras si mon esprit consent,
Après t'avoir ouïe, à le croire innocent :
Plût aux dieux qu'il le fût !

590

HIPALQUE

S'il ne l'était, Madame,
Je serais la première à lui donner du blâme,
Et je le haïrais pour sa légèreté,
Comme je le défends pour sa fidélité.
Je connais trop Roger, et son âme est trop haute
Pour le simple soupçon d'une si noire faute,
Je sais bien que son coeur n'eut jamais tant d'amour,
Et que privé de vous il est privé du jour.

595

600

BRADAMANTE

Si j'occupais encor un lieu dans sa pensée,
Sans en avoir sujet m'aurait-il délaissée ?
Et s'il me conservait quelque reste de foi,
Pourrai-il si longtemps vivre éloigné de moi ?
Maintenant qu'il sait bien que je suis tourmentée,
Qu'à son occasion je suis persécutée,
Que pour lui je rejette un Prince suppliant,
Et refuse pour lui l'Empire d'Orient.

605

HIPALQUE

Si sa profession n'obligeait son courage
Dans les occasions où son honneur l'engage,
Et si les Chevaliers ne devaient à clos yeux
Tenter à tous moments les périls glorieux,
Ce long retardement mettrait bien en peine :
Mais c'est quelque aventure, où son devoir le mène,

610

615

Ou quelque déplaisir, qui l'ont fait éloigner.

BRADAMANTE

Mais pourquoi ce départ sans me le témoigner,
Sans me dire un adieu, qu'est-ce qui l'en dispense ?

HIPALQUE

On s'éloigne souvent beaucoup plus qu'on ne pense,
Et parfois on médite en voyage d'un jour, 620
Et les dieux à leur gré disposent du retour.
Quoi qu'il en soit, Madame, effacez cette crainte,
Dont sans aucun sujet je vois votre âme atteinte.
Assurez vos soupçons sur un bon fondement,
Et croyez que jamais vous ne perdrez amant. 625
Autrefois ce tyran de notre fantaisie
Travailla votre esprit par une jalousie,
Lorsque ceux d'Agramant (il m'en souvient assez)
Par votre belle main se virent renversés :
Et qu'une lance d'or fit voler sur la croupe 630
Des plus fiers Sarrasins une confuse troupe,
Votre coeur sans raison se voulut ressentir,
Mais Roger innocent vous en fit repentir.

BRADAMANTE

Bien donc veuille le Ciel que tu sois véritable,
Je croirai pour te plaire une chose incroyable. 635
Mais je crains, le voyant si longtemps retenu,
Que quelque grand malheur ne lui soit advenu.
Possible à ce moment privé de la lumière,
Il me garde au tombeau son amitié première,
Puisque par mon feu je ne puis juger du sien, 640
On ne saurait tant vivre éloigné de son bien.

Non, quoique sa promesse, ou son honneur l'engage,
 Il n'est rien qui le peut retenir davantage,
 Et pour me voir encor il ferait un effort,
 S'il n'était loin de nous, ou prisonnier, ou mort. 645
 Hélas, s'il est ainsi, chère âme de mon âme,
 Crois que je te conserve une immuable flamme,
 Et que mort et vivant tu te peux assurer
 D'une fidélité qui doit toujours durer.
 Pour toi contre les miens je ferai des miracles, 650
 Je forcerai pour toi toute sorte d'obstacle,
 Pour toi tous mes amants seront mes ennemis,
 Et me servant du droit que le Roi m'a permis,
 Paravant que la nuit nous ôte la lumière,
 Ton rival passera l'inférieure rivière. 655
 Par sa punition tu seras satisfait,
 Et son sang lavera l'offense qu'il te fait.
 Ma main, si ce Grégeois peut retarder ta gloire,
 Et si du premier coup tu n'obtiens la victoire,
 Je te désavouerai : mais qui me vient troubler ? 660
 Ah ! C'est vous ma compagne.

SCÈNE V

Marfise, Bradamante.

MARPHISE

Il n'en faut plus parler,
 N'y songez plus ma soeur, sa perte est assurée,
 Puisque votre vaillance aujourd'hui l'a jurée :
 Ah, que mon frère et moi vous sommes obligés ! 665
 Que fera-t-il pour vous, puisque vous le vengez !
 Que du tort qu'on lui fait vous faites votre offense,
 Et contre ses rivaux vous prenez sa défense.

Certes s'il savait bien que pour l'amour de lui
Vous courez ce hasard il en mourrais d'ennui :
Et moi comme sa soeur, que faut-il que je fasse,
Ne m'étant pas permis de tenir votre place ?

670

BRADAMANTE

Ce que pour n'être ingrate il faut que vous fassiez,
C'est de m'aimer ma soeur, et que vous confessiez,
Que nous ayant quittés en l'état où nous sommes,
Roger est aujourd'hui le plus ingrat des hommes.

675

MARPHISE

Si la nécessité ne l'a point diverti,
Vous ne me verrez point embrasser son parti,
Je serai la première à punir ce parjure,
Et de votre intérêt je ferai mon injure.
Mais quittons ce discours, Bradamante il est temps,
L'Empereur dans la place attend les combattants,
Le peuple est assemblé.

680

BRADAMANTE

Roger l'heure est venu,
Que mon affection doit être reconnue,
Allons ma soeur, allons, et Léon.

685

MARPHISE

Il est prêt.

BRADAMANTE

J'ai donné de sa mort l'irrévocable Arrêt,
Et sa présomption sera si bien punie,

Qu'on verra mes parents pleurer leur tyrannie.

690

SCÈNE VI

Charles, Aymon, Renaud, Naymes.

(Le champ de bataille doit paraître, et l'Empereur avec les assistants aux barrières.)

CHARLES

Certes un coeur blessé de cette passion,
 Est un très digne objet de la compassion,
 Et si l'on connaissait les malheurs qu'elle cause,
 Les hommes la fuiraient par-dessus toutes choses.
 Pour moi pendant le temps qu'un sang plus vigoureux, 695
 M'entretenait aussi de désirs amoureux,
 Je ne fus pas exempt des malheurs de cet âge.
 Mais depuis que les ans m'ont fait un peu plus sage,
 Comme sans passion, jugeant plus sainement
 Des peines, des soucis, des chagrins d'un amant : 700
 J'ai connu que le Ciel rendait un bon office
 À ceux qu'il a laissés libres de ce supplice.

AYMON

On ne saurait blâmer un feu respectueux,
 Un amour qui n'a rien qui ne soit vertueux,
 Même à qui les parents ont donné la naissance, 705
 Ou l'ont autorisé d'une juste licence :
 Mais ceux qui prévenus de cette passion,
 S'engagent follement dans une affection,
 Qui ne relèvent point des volontés d'un père,
 Et méprisent le bien qui leur est nécessaire, 710

Devraient être punis.

RENAUD

Tout intérêt à part,
On excuse un péché qui se fait par hasard,
Se commet sans dessein par une seule oeillade,
Qui rend le plus souvent un esprit si malade,
Qu'il est bien malaisé que dans cette prison,
Un coeur sans liberté laisse agir la raison,
Puisse considérer ce que le temps exige,
Même à quoi le devoir et le sang nous oblige.

715

AYMON

Je vous tiens pour suspect.

720

CHARLES

Et vous l'êtes aussi,
Mais trêve de discours, Bradamante est ici.

NAYMES

Cette férocité pleine de tant d'audace,
Qui même sous l'armet se remarque en sa face,
Ce port majestueux et doux également,
Paraît en même temps redoutable et charmant.

725

CHARLES

Ah, que si vous pouviez recouvrer la jeunesse !
Mais la foule se fend pour le Prince de Grèce,
Le voilà dans le champ superbement armé.

AYMON

Confessez que ce port n'est pas moins animé,
Que sa démarche est grave, et sa taille divine,
Et que nos paladins n'ont pas meilleure mine.

730

SCÈNE VII

Marfise, Zénon, Charles, Bradamante, Roger, Aymon, Renaud, Naymes.

MARPHISE

Sire, mon champion demande le pouvoir
À votre Majesté de faire son devoir.

ZÉNON

Je vous fais pour le mien une même prière.

735

CHARLES

Et j'en donne à tous deux une puissance entière.
Naymes ayez le soin, comme expérimenté,
Que suivant la coutume et la formalité,
Entre les combattants le soleil se partage,
Et qu'ils soient en tous points sans aucun avantage.

740

(Il les met en termes de combattre.)

NAYMES

Pour en venir aux mains, je crois que c'est assez,
Ils sont à l'opposite également placés,
Maintenant que le Roi le combat autorise,
Que des yeux, ni des mains nul ne les favorise.

Bradamante, mettant la main à l'épée.
C'est le fer à la main qu'il me faut conquérir.

745

ROGER *(sous les armes de Léon, tout bas)*

Puisque vous l'ordonnez, je vous rendrai contente.

(Ils se battent, et Roger ne fait que parer les coups.)

CHARLES

Considérez un peu la main de Bradamante,
Vous jugerez son bras qui frappe si souvent,
Une foudre, un éclair, un tourbillon de vent,
Et je crois que Léon aura bien de la peine.

750

(Bradamante se retire pour reprendre haleine, et Roger en fait de même.)

AYMON

Considérez aussi comme sa fougue est vaine,
Comme il fait ce duel sans animosité,
Et rabat tous les coups avec dextérité :
Qu'il ne s'ébranle point par cette violence,
Et tient sans la frapper le combat en balance.

755

NAYMES

Par un si grand travail ils sont tous deux lassés.

AYMON

Je connais qu'à la fin mes vœux sont exaucés,
Et que ce grand guerrier trompera tout le monde.

CHARLES

Certes, sa valeur n'en a point de seconde.

760

AYMON

Et bien quand ce Roger combattrait à vos yeux,
Croyez-vous pas Renaud, qu'il ferait beaucoup mieux ?

RENAUD

Je le veux avouer, sa valeur est extrême,
Ou je crois que ma soeur ne soit plus elle-même,
Ah, quelle soutient mal le droit de son Amant !

765

MARPHISE

Elle ne le saurait plus courageusement.

ROGER *(bas)*

Malheureux vois-tu pas que ce repos te tue,
Reprends Roger, reprends ta vigueur abattue,
Songe qu'il faut mourir, obéis toutefois,
Et ne l'offense pas pour la dernière fois.

770

(Elle recommence le combat.)

BRADAMANTE

Après un tel repos, tu ne meurs pas de honte,
Tente un dernier effort, ou péris, ou surmonte.

NAYMES

Ils ont recommencé plus fort qu'auparavant.

(Bradamante recule et Roger la poursuit.)

MARPHISE

Ô malheur ! Ô destin variable et mouvant !
Ah ! Ma soeur n'en peut plus, ô regret qui me tue !

775

(Il passe sur elle, et lui ôte son épée : mais Bradamante ne laisse pas de se jeter sur lui plus furieuse que auparavant.)

ROGER *(déguisant sa voix)*

Madame, confessez que vous êtes vaincue,
Que vos plus grands efforts sont enfin superflus.

BRADAMANTE

Je le confesserais si je ne vivais plus ;
Mais crois qu'avec le jour je perdrai la victoire,
Et que ma seule mort t'en donnera la gloire.

780

(Il les sépare.)

AYMON

Sire, vous voyez bien la chose comme elle est,
Ne le permettez pas, empêchez s'il vous plaît.

CHARLES

Apaisez les bouillons de ce mâle courage,
Ne le contestez plus, Léon a l'avantage.

BRADAMANTE

Il est vrai, mais ma mort.

785

(Elles se retirent.)

(Et Roger aussi.)

MARPHISE

Ne désespérez pas.

ROGER

Et toi, puisque ses mains ne te l'ont point ravie,
Va finir dans l'horreur ta misérable vie.

CHARLES

Il se veut désarmer, retirons-nous aussi.

AYMON

Ô Ciel ! Que ta justice éclate bien ici,
Me pouvais-tu combler d'une parfaite joie,
Qu'en me donnant le bien que ta bonté m'envoie ?

790

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Bradamante, Marfise.

BRADAMANTE

En vain votre pitié s'offre à me secourir,
Ne me consolez plus ma soeur, je dois mourir,
Rien ne peut détourner ce dessein immuable. 795
Quoi, par ma lâcheté je vivrais misérable !
Je vivrai pour Léon, et non pas pour Roger :
Ah ! Non, n'espérez pas de me faire changer.
Vous me verrez plutôt vomir le sang et l'âme,
Qu'allumer dans mon coeur une nouvelle flamme. 800
Autre que mon Roger n'eut jamais ce pouvoir,
Je sais bien que je l'aime au-delà du devoir,
Et que vous, dont l'esprit a plus de retenue,
Blâmerez une ardeur qui vous est inconnue.
Que vous condamnerez ces violents transports, 805
Qui portent une fille à de si grands efforts :
Mais si votre vertu de mon amour s'offense,
Quand vous reconnaîtrez cette même puissance,
Ce tyran de nos coeurs, qui me force d'aimer,
Vous me plaindrez, Madame, au lieu de me blâmer. 810

MARPHISE

Jamais vos actions n'ont mérité de blâme,
 Je ne condamne pas une pudique flamme ;
 Et quoique jusqu'ici mon coeur ait résisté,
 Il a plus de froideur que de sévérité.
 Au contraire ma soeur, vous étant obligée, 815
 Je suis également avec vous affligée,
 Nos esprits sont touchés d'une même douleur,
 Comme mon propre mal, je plains votre malheur.
 Et si je vous condamne en cette violence,
 C'est de peu de courage, ou de peu de constance. 820
 Vous devriez, ce me semble, avec ce même coeur,
 Qui de mille périls s'est retiré vainqueur,
 Qui par mille combats s'« est rendu redoutable,
 Gagner sur votre esprit la victoire semblable.

BRADAMANTE

Oui, mais ce même coeur que vous avez vanté, 825
 S'est noirci maintenant par une lâcheté,
 Le traître a pu souffrir que cette main plus lâche,
 Efface le passé par une seule tache :
 Au lieu de me défendre et de me secourir,
 Tous deux ont conspiré pour me faire mourir. 830
 Qu'ils meurent donc tous deux, puisque le Ciel l'ordonne,
 Avant que ce Léon possède ma personne,
 Qu'il ait quelque pouvoir dessus ma liberté.
 Laissez-moi donc, ma soeur, dans cette volonté,
 Et ne détournez plus un dessein légitime, 835
 Puisque votre amitié vous fait commettre un crime.
 Serez-vous bien joyeuse, au moins si vous m'aimez,
 De voir mes tristes jours en regrets consommés,
 Voir votre Bradamante aux larmes condamnée,

Entrer dans un veuvage au lieu d'un hyménée : 840
 Que le plus odieux de tous ses ennemis,
 Se vante des baisers qui lui seront permis ;
 Qu'il possède à son aise, et mes yeux, et ma bouche,
 Et me mette aux enfers, me mettant dans sa couche.
 Que quand cette raison ne vous toucherait point, 845
 L'intérêt de Roger à mon malheur est joint,
 Puisque sa passion, qui m'est déjà connue,
 Ne verra, sans mourir, sa flamme prévenue.
 Il ne me verra pas entre les bras d'autrui,
 Sachant que ma vertu ne pourra rien pour lui. 850
 Car après que l'Hymen m'aura déjà liée,
 Si ma première amour ne peut être oubliée,
 Pour le moins mon devoir la conduira si bien,
 Que mourant à mes yeux, il n'en obtiendra rien.
 Souffrez, ci vous l'aimez comme le sang l'ordonne, 855
 Que n'étant point à lui, je ne sois à personne,
 Et ne permettez pas qu'un rival odieux,
 Le pouvant empêcher, en triomphe à vos yeux.

MARPHISE

Je ne permettrai pas qu'un autre vous possède,
 Mais nous y pourvoirons par un autre remède, 860
 Et certes je m'étonne, ayant tant de vertu,
 Que vous ayez le coeur tellement abattu.
 Pardonnez-moi, ma soeur, si j'use de ces termes,
 Oui, vous devriez avoir les sentiments plus fermes,
 Et ne témoigner pas à vos meilleurs amis, 865
 Qu'ayant paru plus qu'homme entre mille ennemis,
 Au moindre déplaisir qui travaille votre âme,
 Vous avez témoigné moins de coeur qu'une femme.
 Je vois bien qu'en ce cas on est peu consolé,
 Que l'esprit le plus fort en serait ébranlé, 870

Et que quand ce malheur une amitié sépare,
La raison n'agit point, et la confiance est rare :
Mais que le désespoir vous réduise à ce point,
Sachez que votre amour ne vous excuse point,
Vous ne pouvez douter que je n'aime mon frère
Autant que le devoir m'oblige de le faire :
Et que j'ai son honneur et son repos si cher,
Que votre mal me doit également toucher.
Je vous proteste aussi, que je perdrai la vie,
Avant que par Léon vous lui soyez ravie.
Mais il vous faut tenir dans des termes plus doux,
Et le laisser agir plus sagement que vous.

875

880

SCÈNE II

Renaud, Marfise, Bradamante.

RENAUD

Comment gouvernez-vous cette désespérée ?

MARPHISE

Certes, votre présence était bien désirée,
Et vous me surprenez au milieu d'un discours,
Où je n'avais besoin que de votre secours.

885

RENAUD

Vous n'en eûtes jamais dans aucune conquête,
Et tous ces beaux lauriers qui couvrent votre tête,
C'est votre seule main qui vous les a donnés,
Et fait ces grands exploits qui nous ont étonnés.
Mais autant que le mal de ma soeur nous afflige,

890

Autant votre pitié, Madame, nous oblige,
Et cette charité que vous lui témoignez,
À de puissants liens, dont vous nous étreignez.
Oui, de cette bonté j'ai l'âme si ravie.

895

MARPHISE

Quand même son repos dépendrait de ma vie,
Je vous jure le Ciel que je la donnerais,
Et même à ce prix je le rachèterais.
Mais puisque dans ses maux je suis intéressée,
Un dessein que le Ciel m'a mis dans la pensée,
Me laisse un grand espoir qu'il nous sera permis
De rompre encor un coup celui des ennemis.
Je vous le veux ouvrir, puisque votre prudence
Nous fait avoir besoin de votre confiance,
Et qu'avec vos conseils il réussira bien.

900

905

RENAUD

Vous me comblez d'honneur.

MARPHISE

Votre soeur n'en sait rien.
Quoi que aucune raison ne veut que je le cache,
Je vous en veux parler avant qu'elle le sache.

BRADAMANTE

Ouvre la source de tes pleurs,
Fais couler un ruisseau de larmes,
Et meurs au moins par ces douleurs,
N'ayant pu mourir par les armes.
Préviens cette captivité,

910

Qui menace ta liberté 915
 D'une prison insupportable :
 Et fais paraître aux Dieux qui sont tes ennemis,
 Que tu ne meurs pas misérable,
 Puisque pour t'affranchir le trépas t'est permis.
 Cette main, qui dans les dangers 920
 Témoigna sa valeur extrême,
 Est forte pour les étrangers,
 Et n'est faible que pour toi-même.
 Arme-la donc à ton secours,
 Pour couper le fil de tes jours : 925
 Mais non, étant ton ennemie,
 L'ingrate à ce besoin craindrait de t'obliger,
 Et sa valeur est endormie,
 Sinon que ses effets te puissent affliger.

RENAUD

Oui, la même prudence ordonne qu'on le suive, 930
 Il faut encor un coup que Bradamante vive.
 Que sa fidélité conserve son amour, *
 Et reçoive de vous le repos et le jour.
 Léon est au Palais, plein d'honneur et de gloire,
 Il demande déjà le prix de sa victoire, 935
 Et le vieillard Aymon, las de le caresser,
 N'attend plus que ma soeur pour le récompenser,
 Mais vous le trablerez.

BRADAMANTE

Hé, dites-moi mon frère.

RENAUD

Vous saurez en chemin ce que vous devez faire, 940

Disposez-vous déjà pour agir avec nous.

MARPHISE

Je serai chez le Roi presque aussitôt que vous.

SCÈNE III

ROGER (*en son premier habit*)

Je puis, développé d'une suite importune,
Me plaindre en liberté des traits de la fortune,
Et devant que ma main finisse mon tourment, 945
Rappeler mes douleurs pour mourir doublement :
Puisque de tant de maux étant la seule cause,
Une mort seulement serait trop peu de chose.
Résous-toi, misérable, à mourir mille fous,
Et ne regrette pas l'état où tu te vois. 950
Conserve pour toi-même un sentiment farouche,
Et que de tes malheurs la pitié ne te touche,
Étant le plus cruel de tous tes ennemis,
Les pires traitements te seront bien permis.
Justes Dieux ! Fallait-il que de mon mal extrême, 955
Je devinsse l'auteur et la cause moi-même ?
Et que j'enveloppassé en mon injuste sort,
Celle que j'aimais tant, et qui m'aimais si fort.
Est-ce à votre repos une chose importante,
De perdre avec Roger sa chère Bradamante ? 960
Et n'obtiendrez-vous pas le comble de vos vœux,
Si vous en perdiez un, sans les perdre tous deux ?
Hélas ! Si pour saouler votre haine implacable,
Vous gardiez à mes jours un sort si déplorable.
Que ne m'accordiez-vous d'assouvir la fureur, 965
Et le juste courroux d'un barbare Empereur ?

Si dans une prison j'eusse perdu ma tête,
 Votre haine n'était qu'à demi satisfaite.
 Et moi je n'étais pas malheureux en tout point,
 Si même à tous mes maux le remords n'était joint. 970
 Ce n'était pas assez d'une seule victime,
 Et je devais périr coupable d'un grand crime.
 Ô vous que je perdis par cette trahison !
 Puisque mes repentirs ne sont plus de saison,
 Et que c'est vainement que la douleur me touche, 975
 Prononcez mon arrêt par votre belle bouche,
 Condamnez cet ingrat aux plus cruels tourments,
 Qu'ont jamais mérité les perfides amants.
 Rien ne me peut servir de prétexte ou d'excuse,
 Et pour vous prévenir, moi-même je m'accuse. 980
 Il est vrai, j'ai failli, mais par un tel forfait,
 Que rien n'effacera le crime que j'ai fait.
 Cette main sacrilège ayant eu la puissance
 De s'armer contre vous avec tant d'insolence,
 Ayant pu consentir à ce lâche dessein, 985
 Me pourra bien plonger un poignard dans le sein.
 Aussi je n'en attends que ce dernier service,
 Je lui pardonne tout après ce bon office.
 Étant accoutumée à me faire mourir,
 Je vois que sa pitié s'offre à me secourir. 990
 Mais je m'épargnerais par un si doux remède,
 Non perfide, à ce coup je refuse ton aide.
 Tu finirais mes maux par une prompte mort,
 Et je la veux souffrir, mais avec moins d'effort.
 Je veux, je veux sentir toute son amertume, 995
 Que l'horreur de la faim me mine et me consume,
 Et que mon désespoir me tuant à son tour,
 Me fasse avant ma mort mourir cent fois le jour.
 D'un Ours ou d'un Lion le gîte épouvantable,
 Sera dorénavant ma retraite effroyable, 1000

Où tous ces animaux s'armeront contre moi,
Et me reprocheront que j'ai manqué de foi.
Leurs ventres affamés seront ma sépulture,
Ils enseveliront ce monstre de nature,
Et leur dent pitoyable aux siècles à venir, 1005
Effaceront mon crime avec mon souvenir.
Je puis mourir, Léon, sans que ma mort t'offense,
Je me suis acquitté par cette récompense.
Bradamante est à toi, vit désormais content,
Et meurs entre les bras de celle qui t'attend. 1010
Pour moi je t'abandonne, et cette ingrate ville,
Puisque dorénavant je te suis inutile,
Et que sans te troubler il ne m'est pas permis
De te voir triompher du mal que j'ai commis.

SCÈNE IV

Charles, Léon, Aymon, Marfise, Bradamante, Renaud.

CHARLES

Prince chéri du Ciel, votre valeur est telle, 1015
Qu'au jugement de tous elle est plus que mortelle,
Et ne se peut payer que par un tel présent,
Après ces beaux exploits Bradamante y consent.
Il est vrai que jamais une fille bien née,
Ne subit sans rougir le joug de l'Hyménée, 1020
Et que ce long silence et cet oeil abattu,
Au lieu de son mépris témoigne sa vertu.
Aussi dans sa froideur elle serait blâmée,
Si de tant de vertus elle n'était charmée.
Les rares qualités d'un si parfait amant, 1025
Amolliraient sans doute un coeur de diamant.

LÉON

Invincible Empereur, je vis dans l'espérance,
 Puisque votre grandeur entreprend ma défense.
 J'attends de ma valeur et de ma qualité.
 Moins que de mon amour et de votre bonté. 1030
 L'un et l'autre me donne un esprit légitime,
 Et mon ambition passerait pour un crime,
 Si j'osais présumer, que j'ai reçu des Cieux
 Quelque autre qualité qui la mérite mieux.
 Ma seule passion l'oblige à quelque chose, 1035
 Et non pas cette loi que ma victoire impose.
 C'est par là seulement que je la veux fléchir,
 Et le hasard n'a rien qui me puisse affranchir.
 Mais parmi tant de biens que le destin m'envoie,
 Vous seule êtes contraire à la commune joie. 1040
 Maintenant que le Ciel me voit d'un si bon oeil,
 Vous me désespérez par un si triste accueil :
 Que l'amour la plus froide et la plus retenue,
 Doit être, à mon avis, autrement reconnue.
 Montrez-nous donc, Madame, un visage content, 1045
 Ne vous opposez pas au bonheur qui m'attend,
 Et souffrez sans regret, que le Ciel nous assemble,
 Et joigne, pour jamais, nos deux âmes ensemble.
 Vous ne répondez rien.

AYMON

Bradamante parlez, 1050
 Ce silence indiscret nous a déjà troublés.

MARPHISE

Ceux qui sont travaillés d'un ver de conscience,
 Couvrent leur repentir d'un semblable silence.

Le souvenir d'un crime imprime des remords,
Qui gênent nos esprits de plus de mille morts.

1055

BRADAMANTE

Grâce aux Dieux, les remords n'affilent point mon âme,
J'ai vécu sans reproche, expliquez-vous Madame,
Et ne m'offensez point en présence du Roi.

MARPHISE

Si trahir un amant, si violer sa foi,
Si fausser lâchement la parole donnée,
Révoquer des serments, et rompre un hyménée,
Sont de ces actions que l'on doit estimer,
Au jugement de tous j'ai tort de vous blâmer.
Vous m'entendez, Madame, et la honte s'imprime
Sur votre front changé, qui confesse son crime.
Oui, vous vous souvenez du jour que devant moi,
À mon frère Roger vous donnâtes la foi.
Renaud y fut aussi témoin de vos caresses,
Et le Ciel appelé dans toutes vos promesses,
Avec tant de serments, que ne les tenant pas,
Vous obligez la terre à s'ouvrir sous vos pas.
C'est ce qu'auparavant que le soleil se cache,
Je veux que par ma voix toute la France sache,
Et que devant les yeux de l'Empereur Romain,
Je vous veux maintenir les armes à la main,
Vous faire malgré vous tenir votre promesse.
Que si dans ce sujet quelque autre s'intéresse,
Qu'il relève ce gage, et qu'il vienne au combat.
Quelle soudaine peur ce grand courage abat.
Vous ne répondez rien, ô grands Dieux ! Bradamante
À ce mot de combat pâlit et s'épouvante.
Parlez un peu, Madame, et s'il vous est permis,

1060

1065

1070

1075

1080

Purgez-vous d'un forfait devant vos ennemis,
C'est moi, qui vous défie, et sur cette querelle,
Je veux encor Renaud vous combattre avec elle,
Si vous ne confessez tout ce qui s'est passé.

1085

AYMON

D'où vient qu'à ce défi vous êtes si glacé ?
Quoi, l'honneur de Clairmont a-t-il pris l'épouvante ?
Marfise fait trembler Renaud et Bradamante.

RENAUD

Les plus sanglants duels ne sont plus étrangers
À qui ne s'est nourri que parmi les dangers.
C'est le seul exercice où cette main s'adonne,
Qui jamais au combat ne refusa personne.
Elle met en usage, et la lance, et l'écu,
Mais c'est la vérité, dont je le sens vaincu :
Je n'ai point sur ma force assez de confiance,
Pour entrer dans le camp contre ma conscience.
Il est vrai que ma soeur est promise à Roger,
Avec tant de serments, qu'elle ne peut changer.

1090

1095

AYMON

Justes Dieux ! Pouvez-vous souffrir cette imposture ?
Mais je serai pour eux sensible à leur injure.
Oui, je veux m'opposer à cette trahison,
Qu'on brasse lâchement contre notre maison.
Je sais que ce perfide a conjuré ma perte,
Mais il soupirera, sa ruse découverte,
Il se repentira de m'avoir offensé.

1100

1105

LÉON

De quels empêchements me vous-je traversé ?
Ha, Madame, à ce coup ouvrez un peu la bouche,
Qu'à cette extrémité ma passion vous touche,
Et ne conspiriez pas avec mes ennemis,
Pour me voler un bien que le Ciel m'a promis.

1110

CHARLES

L'esprit le plus subtil ici ne verrait goutte,
Bradamante, il est temps de nous tirer d'un doute :
Enfin par vos discours sachons la vérité.

BRADAMANTE

Puisqu'il faut obéir à votre Majesté,
Je la veux supplier de voir sur mon visage,
De ma confession l'infaillible présage :
De remarquer ce front, qui parle assez pour moi.
Oui, Sire, il est certain que j'ai donné ma foi.

1115

LÉON

Ô mortelle sentence !

1120

AYMON

Ô mensonge exécration !
Le Ciel vit-il jamais une fourbe semblable ?
Non, non, il n'en est rien, je le maintiens à tous.
Quoi, Sire, avoir le front de mentir devant vous ?
Et votre Majesté, si sainte, et si sacrée,
Souffrir impunément l'imposture sacrée ?
Ils ont également brassé la trahison.

1125

MARPHISE

Vous avez presque atteint la dernière saison,
L'esprit, comme le corps, s'affaiblit avec l'âge.

AYMON

Il m'a ravi la force, et non pas le courage : 1130
Ce corps est affaibli, mais il me reste un coeur,
Qui de mille périls m'a retiré vainqueur.
Il me reste, Madame, en sa vigueur première,
Et sachez, que plutôt je perdrai la lumière,
Tout caduc que je suis, que de souffrir de vous 1135
Un si sensible affront, qui nous offense tous.
La lâcheté des miens vous l'a fait entreprendre,
Mais mon propre intérêt m'oblige à les défendre.
Je veux encore un coup endosser le harnois,
Pour soutenir mon droit, et la rigueur des lois, 1140
Faire voir à Roger, quelque part qu'il se cache,
Que le sang de Clairmont ne souffre point de tache.
Que je ne puis survivre à la honte des miens,
Et qu'il se mêle un jour de disposer des siens.
Qu'il prétend vainement d'entrer dans ma famille, 1145
Que Renaud n'eut jamais de pouvoir sur ma fille.
Et que quand l'imprudente aurait donné sa foi,
Elle n'a pas le droit d'en disposer sans moi :
C'est ce que je soutiens.

MARPHISE

Le péril est extrême. 1150
Mais quoiqu'en ce combat la gloire fût de même,
J'attendrai sur l'espoir de vous voir rajeunir.
Cependant qu'entre tous je m'offre à soutenir.
Qu'on n'espère jamais d'épouser Bradamante,

Que de son propre gré mon frère n'y consente.
Et puisqu'il est absent, je combattrai pour lui.

1155

AYMON

Donc que ce différent se termine aujourd'hui,
Oui, Madame, je veux moi-même vous combattre,
Et de ma propre main cette insolence abattre,
Magnanime Empereur.

1160

LÉON

Monsieur retirez-vous,
L'exercice de Mars est désormais pour nous,
Et principalement quand l'affaire nous touche.
Je dois seul m'opposer à cet esprit farouche,
Et lui faire avouer ; que très mal à propos,
Au point de mon bonheur, on trouble pon repos.
J'entreprends ce duel, puisqu'il vous plaît, Madame,
Ma main, avec regret, s'arme contre une femme.
Je verrais un guerrier plus volontiers que vous,
Qui semblez destinée à des combats plus doux.

1165

1170

MARPHISE

Jamais les plus sanglants n'ont changé ce visage,
J'ai dans mille périls signalé mon courage,
Et mille cavaliers, à mes pieds renversés,
Craignent encor la main qui les a terrassés.

CHARLES

La valeur de tous deux est assez reconnue :
Mais puisque notre loi doit être maintenue,
Et que cette Amazone en doit être le prix,

1175

Je consens à regret au combat entrepris :
Demain, dès que Phébus nous rendra sa lumière,
Je vous donne le camp.

1180

MARPHISE

J'y serai la première.

LÉON

Je n'aurai d'autre soin que de vous prévenir.

AYMON

Et moi, que de prier le Ciel de les punir.
Va-t'en couple maudit, s'il doit faire justice,
J'attends qu'en peu de jours l'un et l'autre périsse.

1185

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Léon, Zénon.

LÉON

Donc vous avez perdu votre temps et vos pas,
N'importe, cher ami, ne désespérons pas.
Possible que le sort, inconstant et muable,
Changeant aussi pour nous, nous sera favorable.
Adieu, je me fais tort, vous retenant ici.

1190

(Il rentre.)

ZÉNON

Nous nous acheminons.

LÉON

Je vais courir aussi.
Ô Ciel ! Combien est vain un espoir qui se fonde
Sur l'éclat incertain des affaires du monde,
Dont le bonheur bâti sur un sujet mouvant,
Inconstant comme il est, s'efface au premier vent.
Exemple infortuné des traits de la fortune.

1195

Hélas ! De quoi te sert ta mémoire importune,
 Que pour te rafraîchir la perte de ton bien ?
 Croyant tout posséder, tu ne possèdes rien. 1200
 Hier tu fus plein d'honneur, et ta flamme imprudente
 T'avait fait en espoir l'époux de Bradamante.
 Tu marchais triomphant de la gloire d'autrui,
 Et tout ce qu'il t'acquies tu le perds aujourd'hui.
 Le Ciel, de quelque soin que ton crime se cache, 1205
 Veut enfin mettre au jour une action si lâche,
 Et ne peut pas souffrir que tu sois possesseur
 D'un bien, dont tu serais inique ravisseur.
 C'est lui qui suscita cette forte Amazone,
 Pour te faire sentir la peine qu'il te donne, 1210
 Et qui fit accorder ta folle passion
 Au combat entrepris à ta confusion.
 Te voilà désormais perdu de renommée,
 Marfise dans le camp superbement armée,
 T'appelle à haute voix, et tu ne parais pas, 1215
 Pour souffrir un affront pire que le trépas.
 Mais que fera Léon sans force et sans vaillance ?
 Ce brave chevalier n'est plus en sa puissance,
 C'est pour lui seulement qu'il l'avait entrepris.
 Le Ciel me le donna, le Ciel me l'a repris. 1220
 Que requerras-tu donc en ce malheur extrême ?
 Va Léon, va périr et combattre toi-même.
 Va-t'en noyer ta honte, en ton sang répandu,
 Ou recouvre l'honneur et le repos perdu.
 Mais espérons encor, possible qu'à cette heure, 1225
 Du sort capricieux l'influence est meilleure.
 Mon ami retourné, nous réparerons tout.
 Allons et poursuivons la quête jusqu'au bout.
 Toi qui me fis commettre une si grande faute,
 Qui fis brûler mon coeur d'une flamme si haute. 1230
 Puissant maître des Dieux, Amour guide mes pas,

Guide-moi sur les siens, ou me guide au trépas

SCÈNE II

(Il grave sur l'écorce de l'arbre, et lit après l'avoir écrit.)

ROGER

Odieuse clarté, je te soutiens encore,
Soucis qui me tuez, ennui qui me dévore,
Éternelles douleurs, regrets, peines, remords, 1235
Me laissez-vous vivant après cent mille morts ?
Donc toutes vos rigueurs n'ont pas assez de force,
Pour chasser cet esprit de sa débile écorce.
Mais pourquoi ferez-vous des efforts superflus,
Pour dépouiller du jour celui qui ne vit plus ? 1240
S'il vivait, verrait-il sa chère Bradamante,
Au milieu des baisers, défaite et languissante,
Repousser un Léon qui la tient en ses bras,
Et son ressentiment ne l'accablerait pas ?
Verrait-il un rival qu'aucun souci ne touche, 1245
Former à tout moment sur cette belle bouche,
Sur ces mains, sur ces yeux quelque amoureux dessein,
Sans lui mettre cent fois un poignard dans le sein ?
Et toutefois il vit, il le voit et l'endure,
Et même son devoir ne veut pas qu'il murmure. 1250
Non, pour ne perdre point la gloire d'un bienfait,
Je ne me repens point du bien que je t'ai fait.
Vis Léon, vis content, un long siècle d'années,
Le Ciel, selon tes vœux, fasse tes destinées,
Et verse désormais sur Bradamante et toi, 1255
Tous les mêmes bonheurs que j'attendrais pour moi,
Et qu'il comble d'horreur le reste de ma vie,

Si tes prospérités me donnent de l'envie.
 Cependant me voici dans le profond du bois.
 Le creux de ce rocher qui répond à ma voix, 1260
 Pourra bien, pour ce soir, me servir de retraite :
 Mais sans aller plus loin, la voici toute prête.
 Ce mol et vert gazon se présente à propos
 À ces membres mourants pour un peu de repos.
 Qu'ils se reposent donc, puisqu'il les en invite, 1265
 Et que dorénavant ce soit leur dernier gîte.
 Ce séjour me contente, et ce me semble assez beau, *
 Tout affreux comme il est, pour faire mon tombeau.
 Terre, que je choisis pour dernière demeure,
 Si jamais du destin l'influence meilleure, 1270
 Que celle qui t'afflige, en voyant mon trépas,
 Fais que ma Bradamante adresse ici ses pas,
 Contrains-la de s'asseoir en cette même place,
 Et là, si tu le peux, conte lui ma disgrâce.
 Dis-lui que son Roger, ah ! Change de discours, 1275
 Enfin dis que Roger finit ici ses jours.
 Ces arbres t'aideront, même si j'ai la force,
 Je graverai deux mots sur la prochaine écorce.
 Que le dieu du hasard, et celui de l'Amour,
 Pour me justifier, lui feront voir un jour. 1280
 Ici mourut Roger, qui se priva de vie,
 Mais ne l'en blâmez pas,
 Son devoir le commande, et l'honneur l'y convie,
 Pouvait-il s'excuser d'un si noble trépas ?
 Que je serais heureux, si cette belle bouche 1285
 Vous prononçait un jour au pied de cette souche,
 Et remarquait ma main, q'elle connaît assez,
 Sur ces mots que le temps aura presque effacés.
 Mais je me flatte en vain contre toute apparence,
 C'est commettre un péché d'avoir quelque espérance. 1290
 En l'état où je suis, je ne dois plus songer,

Qu'aux objets seulement qui peuvent affliger.

SCÈNE III

Léon, Roger.

LÉON

Hélas, qui finira mes courses incertaines ?
Qui me retirera de mes recherches vaines ?
Et quel dieu charitable écoutera ma voix ? 1295
Je me sens inspiré de visiter ce bois.
L'herbe de cet endroit me semble un peu foulée,
Une certaine joie en mes sens s'est coulée :
Je suivrai ce sentier, de peur de m'égarer.
Je vois des pas formés, mais j'entends soupirer. 1300
Écoutons si la voix jusqu'à nous parvenue,
Approchant de plus près, pourrait être connue.

ROGER

Non, ne t'afflige plus mon âme,
Nous voici déjà dans le port,
Possible crains-tu que la mort 1305
Ne fasse pas mourir ta flamme,
Et que dans les enfers tu portes le flambeau,
Qui te doit brûler au tombeau.

(Il entre dans le bois.)

LÉON

Qu'à travers ces buissons je me fasse une voie,
J'entends déjà la voix, il faut que je le voie. 1310

ROGER

Ici ton malheur est extrême,
Que rien ne te peut secourir,
Mais, lâche, voudrais-tu guérir,
Quand il dépendrait de toi-même ?
Pouvoir être un moment, et ne l'adorer pas, 1315
N'est-ce point pis que le trépas

LÉON

J'entrevois maintenant au pied de cette roche
Un cavalier sur l'herbe, il faut que je m'approche.

ROGER

Vous que j'ai toujours adorée,
Divine et charmante beauté, 1320
Croyez que ma fidélité
Ne fut jamais plus assurée,
Et quoique le devoir ait exigé de moi,
Je vous ai conservé ma foi.
Elle ne fut jamais plus forte, 1325
Mais le Ciel me fit obéir,
Et me força de vous trahir,
Pour suivre un devoir qui m'emporte.
Le devoir et l'amour firent également
Vos dé plaisirs et mon tourment. 1330

LÉON

Ah, mon âme, à ce coup chasse toute ta crainte,
Cette blanche licorne, en cet écu dépeinte,
La fait assez connaître, et sa taille et sa voix,
Courons donc de ce pas l'embrasser mille fois.

Ne précipitons rien, peut-être par sa bouche
J'apprendrai maintenant le regret qui le touche,
Et que pour me cacher, il prenait tant de soin,
Il mettra tout dehors, se croyant sans témoin.

1335

ROGER

Je vous aime sans espérance,
Ma flamme ne voit point de jour,
Toutefois ma première amour
Ne reçoit point de différence.
Le Ciel, qui peut changer votre condition,
Ne change point ma passion.
Je veux qu'un autre vous possède,
Vivez entre les bras d'autrui,
Je vous chéris avec lui :
Mon mal me donne mon remède.
Vous êtes satisfaite, et je le suis aussi,
Puisque Amour me l'ordonne ainsi.

1340

1345

1350

LÉON

Non, non, je ne saurais supporter davantage,
Ces discours inconnus où son amour l'engage.
C'est trop de patience avec tant d'amitié,
Et déjà sa douleur me transit de pitié.
Ha, mon frère, avouez que vous êtes coupable.

1355

ROGER

Hélas ! Quel importun trouble ce misérable !
Que dans ces lieux d'horreur tu viens mal à propos,
Ne me refuse point ce reste de repos.
Adieu, poursuis tes pas, le Ciel te soit propice.

LÉON

Est-il dans ces déserts tigre qui ne fléchisse ?
Retirons-le d'erreur, quoi ! M'éloignez de vous,
N'en dois-je point attendre un traitement plus doux ?
Sont-ce là les accueils où l'amitié convie ?

1360

ROGER

Ha, Léon, quel démon ennemi de ma vie,
Vous conduit en ces lieux, plein d'horreur et d'effroi,
Où même il ne voit rien d'effroyable que moi.

1365

LÉON

Le désir de trouver, non pas cet effroyable,
Mais mon fidel ami, ce cavalier aimable,
La moitié de ma vie, et l'auteur de mon bien,
Et sans qui désormais je n'espère plus rien.

1370

ROGER

Maintenant votre envie est à plein satisfaite,
Vous m'avez rencontré, vous voyez ma retraite.
Savez-vous mon dessein ? C'est celui de mourir.
Que si votre amitié songe à me secourir,
Je n'en puis recevoir qu'un service agréable,
C'est de quitter bientôt ce bois épouvantable,
Me laisser en repos, et ne me troubler pas
Dans le bien que le Ciel m'accorde à mon trépas.

1375

LÉON

Justes dieux, qui croirait que l'amitié permette
Une tant inhumaine et barbare requête !

1380

Quoi, mon plus cher ami, m'ose-t-il conjurer,
Que sans le secourir je le laisse expirer ?
Que cent fois plus cruel, qu'une fière lionne,
Je sache son trépas, et que je l'abandonne.
Ô dieux, quelle pensée ! Hélas, remettez-vous, 1385
Mon frère, reprenez des sentiments plus doux,
Chassez ce désespoir, dont j'ignore la cause,
Que si pour l'adoucir il se peut quelque chose,
En présence des dieux je vous donne ma foi,
Et comme chevalier, et comme fils de Roi, 1390
Que j'y perdrai mes biens, mes amis, et ma vie.

ROGER

Que ma condition serait digne d'envie,
Et que cette amitié dans une autre saison,
Me rendrait bien heureux avec juste raison :
Mais puisque mon malheur me la rend inutile, 1395
Hélas, ne trouvez-vous plus ma prière incivile.
De si fortes raisons m'obligent au trépas,
Que vous me faites tort de ne l'avancer pas.
Et si vous le saviez, vous avoueriez vous-même,
Qu'un extrême malheur veut un remède extrême, 1400
Mon devoir me l'ordonne, et le Ciel l'a voulu.

LÉON

Puisque dans ce dessein je vous vois résolu,
Et que c'est vainement que je vous en conjure,
Nous courons donc tous deux une même aventure.
Je meurs avec vous, et le même destin, 1405
Qui joignit nos deux coeurs, confondra notre fin.

ROGER

C'est à ce coup, Léon, que vous perdrez l'envie,
 Qui vous rend si soigneux de conserver ma vie.
 Il n'est, il n'est plus temps de rien dissimuler,
 Apprenez en deux mots de quoi vous consoler, 1410
 Et soyez assuré qu'après ma découverte,
 Vous serez le premier à désirer ma perte.
 Vous regrettez ma mort, vous la désirerez,
 Vous m'en voulez distraire, et vous m'y pousserez.
 Cet ami, que le Ciel fit votre redevable, 1415
 Qui tient le jour de vous, et qu'un sort favorable
 Fit d'un si grand bienfait acquitter à demi,
 C'est votre plus cruel et plus grand ennemi.
 En un mot c'est Roger, par cette connaissance
 Vous savez mon amour, mes faits et ma naissance. 1420
 Celle que vous aimez, ma liberté charma,
 Et contre mon espoir, Bradamante m'aima.
 Sur un roc élevé dans le milieu des ondes,
 Où le flot abîma nos troupes vagabondes,
 Par la faveur du Ciel échoué sur le bord, 1425
 Un bienheureux vieillard m'en tira demi mort.
 Et cet enfant du Ciel par sa sainte prière,
 M'ayant soudain remis en ma santé première,
 Par ses sages discours me décilla les yeux,
 Et me purgea l'esprit de l'erreur de nos dieux. 1430
 Quand Roland et Renaud sur le roc arrivèrent,
 Qui contre leur attente en ce lieu me trouvèrent,
 Et m'ayant reconnu même changé de loi,
 Tous deux pour Bradamante ils me donnent la foi.
 Le frère me l'accorde, et sur cette espérance, 1435
 Abandonnant l'écueil nous repassons en France.
 Charles nous caressa, la Cour nous fit honneur,
 Mais rien ne fut égal à mon premier bonheur.

Ah, que ce souvenir sensiblement me touche,
 Je vois ma Bradamante, et de sa belle bouche 1440
 Je reçus cet arrêt si charmant et si doux,
 Qui m'avait destiné pour être son époux.
 En un mot entre nous la parole donnée,
 Me faisait espérer un heureux hyménée,
 Quand le Ciel pour troubler nos bonheurs apparents, 1445
 Suscita contre nous ses avarés parents.
 L'éclat de vos grandeurs leur offusqua la vue.
 Que votre vertu leur eût été connue,
 Qu'elle eût sans autre égard borné leur passion,
 Je les eusse excuses dans leur ambition. 1450
 Soudain piqué d'amour, de colère et de honte,
 Et ne pouvant souffrir qu'un rival me surmonte,
 J'abandonnai la Cour avec un fort dessein,
 D'aller, sans retarder, vous transpercer le sein,
 De me perdre ou vous perdre au milieu de la Grèce. 1455
 L'impatient désir d'exécuter me presse,
 Je passe en Bulgarie, où je vis à l'abord
 Des spectacles d'horreur, de carnage et de mort.
 Là je vis de courroux et de rage enflammées,
 Se heurter fièrement deux puissantes armées, 1460
 Qui nagèrent d'abord dans leur sang répandu.
 Le combat demeura quelque temps suspendu,
 Mais les Bulgariens à la fin vous cédèrent,
 Leur Roi demeura mort, leurs troupes reculèrent,
 Lorsque par un soldat du succès averti, 1465
 J'embrasse contre vous le plus faible parti,
 Et vous cherche partout, plein de haine et de rage.
 Il serait superflu d'en dire davantage,
 Et comment à son tour votre troupe céda,
 Vous savez mieux que moi tout ce qui succéda. 1470
 Ma prise, ma prison, et votre courtoisie,
 Et que d'un tel bienfait j'eus l'âme si saisie,

Que l'amitié chassant la haine hors de mon sein,
 Je conçus de l'horreur pour mon premier dessein :
 Et ne veux réparer cette damnable envie, 1475
 Q'en cherchant les moyens de vous donner ma vie.
 Maintenant, ô Léon, que vous me connaissez,
 Pourquoi m'épargnez-vous si vous me haïssez ?
 Que vous sert au côté cette inutile épée,
 Que du sang odieux jusqu'aux gardes trempée, 1480
 Vous ne vous délivrez d'un si grand ennemi ?
 S'il ne meurt par vos mains, il ne meurt qu'à demi.
 Vous n'êtes point cruel en le privant de vie,
 Puisque le droit le veut, et qu'il vous y convie.
 Quoi, vous doutez encore, et ne connaissez pas 1485
 L'avantage pour vous qui suivra mon trépas.
 Bradamante est à moi, sa parole est donnée,
 Et ma mort seulement peut rompre l'hyménée.
 J'ai beau quitter mes droits, j'ai beau vous la céder,
 Nul, tant que je vivrai, ne la peut posséder. 1490
 Faites-moi donc mourir, ou souffrez que je meure,
 Et puisque en votre endroit la fortune est meilleure.
 Allez jouir des biens que le Ciel vous promet,
 Et goûter des douceurs tandis qu'il le permet.

LÉON

Ne trouvez pas mauvais de voir sur mon visage, 1495
 De mon étonnement un si grand témoignage.
 Certes, cette nouvelle à l'abord m'a surpris,
 Et ce nom de Roger a saisi mes esprits.
 Non pas qu'il ait changé l'amour que je vous porte,
 Son ardeur au contraire en est beaucoup plus forte : 1500
 Et ce nom même au lieu de la diminuer,
 M'oblige davantage à la continuer.
 Il est vrai que Roger m'a donné de la haine,

Autant que son amour m'a procuré de peine,
Et que j'ai souhaité sa ruine et son mal, 1505
Comme on peut souhaiter la perte d'un rival.
Mais si j'eusse d'abord reconnu sa personne,
Il eût reçu de moi le coeur que je lui donne ;
Et quand dans la prison il se fût découvert,
Il n'en eût ressenti que ce qu'il a souffert. 1510
J'adore la vertu partout où je la trouve.
Que s'il en eût voulu quelque meilleure preuve,
J'atteste devant Dieu, que j'aurais fait pour lui,
Ce qu'avecque raison je veux faire aujourd'hui.
Oui, si vous ne m'eussiez par cette méfiance 1515
Dérobé le bonheur de votre connaissance,
Et caché votre nom mieux que votre vertu,
Jamais en ma faveur vous n'eussiez combattu.
Je n'aurais point souffert qu'on vous eût contesté
Celle qu'imprudemment je vous avais ôtée, 1520
Et que je vous redonne avec un repentir
Des maux que mon erreur vous a fait ressentir.
Venez donc la revoir, puisque amour vous l'ordonne,
Et que votre victoire avec lui vous la donne.
Elle est vôtre, et pas un ne vous la peut ôter, 1525
Que si l'avare Aymon vous la veut contester.
La moitié de la Grèce est assez spacieuse,
Pour saouler l'appétit d'une âme ambitieuse,
L'Empire d'Orient nous laisse assez pour tous.

ROGER

Ces excès de bonté n'appartiennent qu'à vous, 1530
Il n'est qu'un seul Léon qui se vainque soi-même.
Ô qu'en ses actions votre gloire est extrême,
Que vous méritez bien un si rare bienfait,
Et que le Ciel est juste au présent qu'il vous fait.

Non, il n'est qu'un Léon digne de Bradamante,
Qu'il la possède donc, qu'elle vive contente,
Et goûte désormais des douceurs avec lui,
Que la faveur des dieux leur promet aujourd'hui.

1535

LÉON

Quoi donc, vos premiers vœux sont encore si fermes !
De grâce, cher ami, changeons, changeons de termes,
Et ne retenez rien de l'horreur de ces bois,
S'il vous faut conjurer pour la dernière fois.
Je ne vous parle point de l'amitié passée,
Puisque de votre esprit elle est presque effacée :
Mais par la passion qui vous conduit ici,
Que cette passion vous en retire aussi.
Ne me refusez pas cette dernière grâce.

1540

1545

ROGER

Il n'est rien que pour vous mon amitié ne fasse,
Mais vous ravir un bien par une lâcheté,
Que votre courtoisie a si bien mérité.
Ne bâtir mon bonheur que sur votre ruine,
Ah, Léon, seulement ce penser m'assassine.
Vous m'offrez un poignard pour vous percer le sein,
Et je dois consentir à ce lâche dessein ;
Hé, quelle opinion avez-vous de mon âme ?
Non, non, vivez heureux au sein de votre Dame.
Bradamante est à vous, le Ciel le veut aussi.
Et le Ciel m'est témoin que je le veux aussi.

1550

1555

LÉON

Si ce point seulement vous défend de me suivre,
Rien plus ne vous défend d'espérer et de vivre.

1560

Ne considérez plus Léon, ni son amour,
Puisqu'en vous connaissant il a perdu le jour.
Non, non, je n'aime plus, et ne tiens Bradamante,
Vos intérêts à part, que pour indifférente.
Eût-elle plus d'appas, je suis sans passion. 1565
Que si vous lui gardez un peu d'affection,
Et si dans votre coeur sa belle image empreinte,
Dans l'horreur de ces bois n'est pas encore éteinte.
Je vous conjure ici par ce premier pouvoir,
Et par tous vos serments de la venir revoir. 1570
Elle vous le commande, et je vous en conjure.

ROGER

Que deviendra mon âme au combat qu'elle endure ?
Les larmes d'un ami, l'amour et le devoir,
Pour ébranler un coeur ont beaucoup de pouvoir.
Bien, vous avez vaincu mon ange tutélaire, 1575
Me voici désormais résolu de vous plaire.
Mais je proteste encor, comme j'ai protesté,
Que vous me contraignez à cette lâcheté,
Et que je tiens de vous une seconde vie.

LÉON

C'était moi seulement qui vous l'avais ravie. 1580
Mais puisque je me vois au comble de mes vœux,
Allons, allons revoir un climat plus heureux.
Allons ravir la cour, et surtout Bradamante,
Qui, comme je l'ai vécu, se meurt dans cette attente.
Ôtons-lui le sujet qu'elle a de me haïr. 1585

ROGER

Allons, je ne vivrai que pour vous obéir.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Charles, Aymon, Marfise.

CHARLES

Pour moi, de quelque sens que son départ s'explique,
Je ne saurais avoir la croyance publique.

Après tant de valeur qu'il vient de témoigner,
La crainte d'un combat l'aurait fait éloigner :

1590

C'est ce que mon esprit trouve bien difficile,
Outre que tous les siens sont encor à la ville.

Ses pavillons tendus attendent son retour,
Toutefois en ceci je ne vois point de jour.

Sur le point de combattre aux yeux de sa maîtresse,
Dans ce retardement son honneur s'intéresse.

1595

Marfise a comparu, le jour est expiré,
Et le peuple confus enfin s'est retiré.

Tout le monde le blâme, et malgré moi j'écoute
Les sentiments divers qui me tiennent en doute.

1600

AYMON

Ah, Sire, n'espérez d'un Prince si bien fait,
Que les déportements d'un cavalier parfait.
Il est vrai qu'aujourd'hui son absence est étrange,

Mais comme en un moment la fortune se change,
Quelque grand accident lui peut être advenu, 1605
Quelque soudain malheur qui l'aura retenu :
Car enfin on sait bien, que jamais dans la France
On n'avait vu combattre avec plus de vaillance.
Et cette Bradamante, indomptable aux combats,
Presque sans résistance a mis les armes bas. 1610
Quelque présomption, quelque orgueil qui l'emporte,
Marfise, on le sait bien, n'est pas guères plus forte.

MARPHISE

Que ne paraît-il donc ce gendre prétendu ?
Et pourquoi dans le camp ne s'est-il point rendu ?
Ce Brave, ce Vaillant, qui pour une maîtresse, 1615
Avec ce grand éclat, était venu de Grèce,
Et depuis refroidi s'est retiré sans bruit.
Peut-être il croit encor que Marfise le suit,
Et mettant en oubli Bradamante et ses charmes,
Il a cru que ses pieds sont ses meilleures armes, 1620
Préférant son salut à ses affections.
Vous voilà bien déchu de vos prétentions.
Pauvre Aymon, les desseins que vous formiez en Grèce,
Se sont évanouis, voilà votre tristesse.
Vous avez beaucoup moins le visage riant, 1625
Que quand vous gouverniez l'Empire d'Orient.

AYMON

Possible croyez-vous que mon âge dispense,
Me croyant affaibli, de me faire une offense.
Vous me croyez sans coeur et sans ressentiment :
Mais je vous veux tirer de votre aveuglement, 1630
Et soutenir les droits d'un homme en son absence,
Que vous devriez blâmer seulement en présence.

C'est une lâcheté que je ne puis souffrir,
Et ce n'est que pour lui que je me viens offrir.
Je combats pour Léon.

1635

MARPHISE

Je suis déjà rendue,
Je vois que sa querelle est trop bien défendue.
Ô de quel champion le Ciel l'aura pourvu !
C'est ce qu'à son départ il avait bien prévu,
Et remettant sur vous tout ce qu'il peut prétendre,
Il laisse votre fille et ses droits à défendre.
Conservez-les, Monsieur, jusques à son retour,
Vous le verrez venir tout embrasé d'amour,
Porter sur votre tête une riche couronne.

1640

AYMON

Madame, c'est assez, ne querellez personne,
Sans le respect du Roi, on vous témoignerait.

1645

CHARLES

N'allez pas plus avant, ce courroux vous nuirait.
Vous êtes violent, et l'ardeur vous emporte.

AYMON

Croyez que ma vigueur n'est pas encore morte.

CHARLES

Il est vrai que de soi son naturel est doux,
Mais il est dangereux quand il entre en courroux.

1650

AYMON

Vous vous tenez toujours dans votre complaisance,
Vous êtes un bon fils.

CHARLES

Quel chevalier s'avance ?
Léon qui le conduit nous en éclaircira.

1655

AYMON

Bien Marfise, voici qui vous repartira.

SCÈNE II

Léon, Charles, Aymon, Marfise, Roger, Renaud.

(Roger doit avoir les armes de Léon, sous lesquelles il avait combattu.)

LÉON

Ce n'est pas sans sujet que votre renommée,
Est jusqu'au bout du monde heureusement fermée.
Que les plus éloignés parlent avec honneur
De vos rares vertus, et du rare bonheur,
Qui dans tous vos projets vous rend le Ciel propice.
Surtout, tout l'Univers connaît votre justice,
Et cette exacte foi, que vous gardez à tous,
Sire, sur cet espoir je me présente à vous,
Sachant que la parole inviolable et sainte
D'un si grand Empereur ne peut pas être enfreinte.
La vôtre vous oblige à me donner le prix,
Qui me fut accordé du combat entrepris.

1660

1665

Puisque par votre Édit Bradamante est promise
 Pour légitime épouse à qui l'aura conquise. 1670
 Je ne saurais douter des promesses d'un Roi,
 Je vous en somme donc, mais ce n'est pas pour moi.
 Ce vaillant chevalier, amoureux de ses charmes,
 La vainquit sous mon nom et sous mes propres armes :
 C'est sur lui seulement que cette Aigle parut, 1675
 Et Léon fut exempt du danger qu'il courut.
 Je viens pour publier, et ma honte, et sa gloire,
 Et lui pour demander le fruit de sa victoire,
 Que votre Majesté ne lui peut refuser.

CHARLES

Léon, tout ce discours est pour nous abuser. 1680
 Je n'ai jamais douté que ce ne soit vous-même.
 J'ai vu dans ce combat votre valeur extrême,
 J'ai moi-même admiré vos redoutables coups,
 Et vous nous assurez que ce ne fut pas vous.

LÉON

Non, Sire, ou qu'à présent devant vous je périsse, 1685
 Ce fut ce chevalier, faites-lui donc justice.

AYMON

Jamais étonnement ne fut semblable au mien,
 Que vous sert-il de feindre ? Aussi n'en croit-on rien.

LÉON

Il le faut croire ainsi, puisque je le dépose,
 Et que ce cavalier soutiendra bien sa cause. 1690

MARPHISE

Quand il serait le Dieu qui préside aux combats,
Il prétend vainement ce qu'il n'obtiendra pas.
Ce dessein est fatal, à quiconque l'attente,
On ne peut sans mourir songer à Bradamante,
Suffit que je soutiens le droit de son époux,
Et que je l'en saurai rebuter comme vous ;
Et s'il a ce dessein j'obtiendrai la licence,
Qu'il vienne dans le camp faire voir sa vaillance.

1695

LÉON

On n'épouvante point cet esprit de léger,
Non, Madame, il n'est pas moins vaillant que Roger.

1700

MARPHISE

Qu'il le témoigne donc sans tarder davantage.

(Il lui lève sa visière.)

LÉON

Mais avant le combat regardez son visage,
Madame, le voilà prêt à vous contenter.

MARPHISE

M'abusez-vous, mes yeux, il n'en faut plus douter.
Ah, mon frère, c'est vous.

1705

ROGER

Oui, c'est moi qui vous blâme
D'avoir trop bien servi mon repos et ma flamme,

Et de trop d'amitié pour un frère perdu.

RENAUD

Donc après tant de vœux le Ciel nous l'a rendu.
Ô mon frère, ô Roger.

1710

ROGER

Souffrez que je vous quitte.
Et qu'envers l'Empereur d'un devoir je m'acquitte.

CHARLES

Quoi, suis-je le dernier qui vous dois caresser ?
Non, mon fils, approchez, je vous veux embrasser.
Ah ! Que le Ciel me donne une parfaite joie,
Et que je suis ravi du bonheur qu'il m'envoie ?
Qu'on vous a désiré dans toute cette Cour.

1715

AYMON

Les dieux en soient loués, vous voilà de retour.

ROGER

Si votre Majesté comble de tant de grâce,
Un pauvre chevalier que faudra-t-il qu'il fasse,
Pour n'être pas ingrat aux faveurs qu'il reçoit,
Mourir en vous servant, c'est le moins qu'il vous doit.
Aussi j'ai protesté par cette obéissance,
Que mon cœur vous jura depuis ma connaissance,
D'employer tous mes jours dans la fidélité,
Qui m'attache à jamais à votre Majesté.

1720

1725

CHARLES

Ces bonnes volontés me rendent redevable,
Aussi vivez certain d'une amitié semblable,
Connaissant vos vertus j'en ferai toujours cas.
Mais dieux ! Se peut-il bien qu'on ne s'abuse pas, 1730
Que devant ce harnois, et contre notre attente,
Vous ayez en effet combattu Bradamante ?

LÉON

Que votre Majesté m'écoute s'il lui plaît,
Elle apprendra de moi l'affaire comme elle est, 1735
Et quoique ce récit soit contraire à ma gloire,
Je vous en redirai la véritable histoire.
Constantin et Vatran Roi des Bulgariens,
Tous deux proches voisins, tous deux grands terriens,
Sur les inimitiés d'une vieille querelle,
Se faisaient dès longtemps une guerre mortelle. 1740
Conducteur de l'armée, après plusieurs combats,
J'avais presque réduits nos ennemis à bas.
J'entrai dans leur pays quand le Roi se dispose
De finir les malheurs que la guerre lui cause,
Nous présente bataille, et le jour ordonné, 1745
Chaque troupe parut au combat assigné.
Dès que les instruments les eurent animées,
On vit branler d'abord ses deux forces armées.
Dont le choc furieux et les cris pleins d'horreur,
Aux coeurs plus assurés donnaient de la terreur, 1750
Soudain de mille corps la terre fut couverte,
Encore aucun parti ne reconnaît sa perte,
Et l'on voit les mourants ensemble renversés,
Tant amis qu'ennemis, pêle-mêle entassés.
Et le sang a déjà changé toute la plaine, 1755

La victoire arrêta longuement incertaine,
 Encor aucun parti ne peut être vainqueur,
 Lorsque animant les miens, je leur remets le coeur.
 Je fends l'épée au poing la troupe plus épaisse,
 Là j'aperçois Vatran, qui fend aussi la presse. 1760
 Nous nous joignons tous deux, et sans être empêchés,
 Nous fûmes quelque temps au combat attachés.
 Mais enfin ennuyés d'une si longue guerre,
 Percés de plusieurs coups, je le porte par terre.
 Sa mort traîna soudain la défaite des siens, 1765
 Qui tous épouvantés quittent la place aux miens.
 Enfin tout se débande, et se met à la fuite,
 Le Grégeois court après, ardent à la poursuite :
 Mais lorsqu'à la défaite ils sont plus empressés,
 Par un seul cavalier je les vois repoussés, 1770
 Qui comme un tourbillon en l'éclat d'un tonnerre,
 Renverse en un moment un escadron par terre.
 À ce premier abord tout fait jour, tout le fuit,
 Où il tourne ses pas la victoire le suit,
 Et la mort infaillible en tous lieux l'accompagne, 1775
 Il a de mille morts jonché cette campagne,
 Et le sang qui ruisselle en mille et mille lieux,
 Sous tant de corps mourants épouvante nos yeux,
 Connaissant à sa race un chemin assez ample,
 L'ennemi se rallie, et tue à son exemple : 1780
 Ses redoutables coups font peur même de loin,
 Pour moi je fus content d'en être le témoin,
 Et du haut d'un coteau qui découvre la plaine,
 Je le vois tout sanglant, sans colère et sans haine,
 Et la perte des miens ne me peut animer, 1785
 Tant sa rare valeur me force de l'aimer,
 Voyant entièrement notre troupe défaite,
 Je veux sauver le reste et fais une retraite.
 Roger aiguillonné de colère et d'amour,

Était parti d'ici pour me priver du jour, 1790
 Et piqué vivement du dessein qui le presse,
 Il allait me chercher au giron de la Grèce.
 Il méprise la voix du peuple qui le suit,
 Mais étant déjà las et proche de la nuit,
 Il couche à Navangrade, où son hôte s'avise 1795
 De cette redoutable et sanglante devise.
 La ville était à nous, et par le Gouverneur
 Il fut surpris au lit sans peine et sans honneur.
 On le mène à mon père, et lui plein de vengeance,
 Résolut de le perdre étant en sa puissance, 1800
 Le met dans des cachots qui sont privés du jour,
 Moi que tant de valeur avait rempli d'amour,
 Je ne peux voir longtemps le traiter de la sorte,
 Je tue son geôlier, je fais rompre sa porte,
 Et pendant le silence et l'horreur de la nuit, 1805
 De l'obscur prison je le tire sans bruit,
 Me fais connaître à lui, le caresse et l'embrasse,
 Il me caresse aussi, mais de si bonne grâce,
 Que l'amour que j'avais s'en accrut de moitié,
 Et se forma dès lors une ardente amitié. 1810
 Bien peu de temps après porté de l'espérance,
 Et guidé de l'Amour, j'arrivai dans la France.
 Lui sans être connu m'accompagna toujours,
 Je le fis confident de toutes mes amours,
 Et dès lors que ce bruit vint troubler mon attente, 1815
 Qu'il fallait au combat acquérir Bradamante,
 Certain de sa valeur, et certain de sa foi,
 Je le vins conjurer de combattre pour moi.
 Où d'un simple bienfait, reconnaissance extrême,
 Ce pauvre chevalier s'arma contre soi-même, 1820
 Résolu de mourir combattit à vos yeux.
 Vous savez si pour soi on saurait faire mieux.
 Vous saurez à loisir le succès de sa fuite,

Le regret que j'en eus, et ma longue poursuite,
Comme il m'a découvert son nom et ses amours,
Que nous vous apprendrons par un plus long discours.

1825

CHARLES

Certes, jamais récit ne vint à mes oreilles,
Qui toucha mon esprit de si grandes merveilles.
Ces excès de vertus sont encor si nouveaux ?
Que l'on n'en vit jamais des exemples si beaux.
Pour moi je les admire, et déjà me prépare
D'être participant d'une amitié si rare,
Si vous souffrez un tiers dans votre affection.

1830

ROGER

Si vous nous élevez à tant d'ambition,
Vous enorgueillirez deux âmes insolentes,
Et que trop de faveur rendra méconnaissantes.

1835

RENAUD

Je perdrais à regret l'espoir que j'ai conçu,
Si dans cette union je n'étais pas reçu.

ROGER

Je me console aussi d'une telle espérance,
Je sais ce que je dois à l'honneur de la France,
Et je n'ignore point la bonne volonté,
Dont je suis redevable à sa seule bonté,
Que je reconnâtrai par cette même vie,
Qu'il a par son support à jamais affermie.

1840

RENAUD

Ces compliments sans fin témoignent des froideurs,
Mais d'où viennent ces gens ? Ils sont Ambassadeurs.
J'ignore leur pays, mais si on les écoute,
Le discours qu'ils feront, nous tirera de doute.

1845

SCÈNE III

Ambassadeurs de Bulgarie, Charles, Roger, Renaud, Aymon, Léon.

AMBASSADEURS

Sire, nous espérons de votre Majesté,
D'obtenir le pardon de notre liberté.
Nous courons inconnus de province en province,
Mais jusqu'ici sans fruit, à la quête d'un Prince.
L'amas de chevaliers qui suivent votre Cour,
De tous les plus fameux l'ordinaire séjour,
Nous a fait concevoir quelque ombre d'espérance,
Qu'après tant de travaux nous le verrons en France,
Et que notre malheur viendrait à se changer.

1850

1855

CHARLES

Nous direz-vous son nom ?

AMBASSADEURS

Oui, Sire, c'est Roger.

CHARLES

Si pour lui seulement vous l'aviez entreprise,
Votre quête finit, voilà Roger de Ryse.

1860

ROGER

Oui, si vous attendez du service de moi,
Exposez vos desseins, parlez devant le Roi,
Me voici désormais disposé de vous plaire.

AMBASSADEURS

Ô Ciel ! Que nos travaux ont un ample salaire, 1865
Que tous nos déplaisirs et nos malheurs passés,
Par un si grand bonheur sont bien récompensés,
Toute la Bulgarie à vos pieds prosternée,
Par vos mains seulement veut être gouvernée,
Tous d'un consentement vous demandent pour Roi, 1870
Le peuple entre nos mains vous a donné sa foi,
Et je viens de sa part vous offrir la Couronne,
Qu'on vous a vu sauver des fureurs de Belonne,
Quand par votre valeur les Grégeois repoussés,
Dans leurs retranchements se virent renversés. 1875
D'un si rare secours conservant la mémoire,
On vous voulut poursuivre après votre victoire
Pour le même dessein qui nous conduit ici,
Mais notre diligence ayant mal réussi,
Nous prîmes seulement, avec beaucoup de peine, 1880
Votre Écuyer lassé, qui courrait hors d'haleine,
Et qui pour contenter notre importunité,
Nous apprit votre nom et votre qualité.
Dès que nous l'eûmes su, toute la Bulgarie
D'un départ si soudain infiniment marrie, 1885
Dépêche sur vos pas cent messages divers,
Nous avons parcouru presque tout l'univers.
Enfin les plus heureux de toute la province,
Après mille travaux nous lui donnons un Prince,
Pourvu que sa bonté nous accorde ce point, 1890

Et voyant nos désirs ne les rejette point.
Venez donc gouverner un peuple qui vous donne
D'un Royaume puisant la superbe Couronne,
Et connaissant son zèle et sa dévotion,
Ne lui refusez pas votre protection.

1895

ROGER

Ceux de qui vous tenez cette entière puissance,
Témoignent leur vertu par leur reconnaissance,
Et nous font assez voir qu'un service rendu,
Parmi des gens d'honneur ne peut être perdu,
Une bonté si rare est d'autant plus louable,
Qu'un si petit service est peu considérable,
Et je souhaiterais d'avoir bien mérité,
Ce qu'exige de moi leur bonne volonté.
Mais j'ai reçu du Ciel si peu de suffisance,
Pour supporter un faix d'une telle importance,
Que je me sens déjà trop bien récompensé,
Si de ce grand honneur je me vois dispensé.
Qu'on m'en excuse donc, et que quelqu'un succède
Des parents du défunt au lieu que je lui cède.
Je porte cette épée, et m'en sers quelquefois,
Mais soutenir un sceptre, c'est bien un autre poids

1900

1905

1910

AMBASSADEURS

Quoi, vous rejetez donc un peuple qui n'espère,
Qu'en son Conservateur, en son Dieu tutélaire,
Et qui vous a voué tant de fidélité,
Pour périr de regret se voyant rebuté ?

1915

CHARLES

Si le vouloir du Ciel au trône vous destine,

Ne méprisez jamais la volonté divine.
Outre qu'un tel présent n'est pas à mépriser,
Un Royaume vaut peu, s'il se peut refuser.

RENAUD

Assez l'achèteraient au péril de leur vie,
Allez où le devoir et l'honneur vous convie,
Et vous croyez heureux entre tous les humains,
Puisqu'un sceptre en dormant vous tombe entre les mains,
Aymon dorénavant se verra sans excuse.

1920

AYMON

Si ce bonheur m'advient, et que je le refuse,
Dites que j'ai perdu le sens et la raison.

1925

LÉON

Non Roger, ces refus ne sont pas de saison,
Acceptez leur présent sans tarder davantage.

CHARLES

Outre votre intérêt, leur offre vous engage,
Ne rejetez donc plus un bonheur apparent,
Il vaut mieux être Roi, que chevalier errant.

1930

ROGER

Puisque vous le voulez, et que le Roi l'ordonne,
Indigne que j'en suis, j'accepte la Couronne.
En moi vous recevrez un frère au lieu d'un Roi.

AMBASSADEURS

Doncque tout le premier je vous donne ma foi.

1935

CHARLES

Ayez dans cette Cour un peu de patience,
Demain plus à loisir vous aurez audience,
Maintenant il est temps de songer à l'amour,
Après tant de brouillards il faut voir quelque jour,
Aymon il faut songer à votre conscience.
Mais voici qu'à propos Bradamante s'avance.
Abaissez la visière et demeurez ici,
Ayant été trompé, il faut tromper aussi.

1940

DERNIÈRE SCÈNE

Marfise, Bradamante, Roger, Charles, Léon, Renaud, Aymon.

MARPHISE

Vous venez à propos pour savoir des nouvelles,
À votre occasion j'ai toujours des querelles,
Ce chevalier armé se vante devant tous,
Que vous êtes à lui, que lui répondez-vous ?
Il ose effrontément se donner cette gloire,
Qu'il a devant vous remporté la victoire.

1945

BRADAMANTE

Ces armes, il est vrai, témoignent mon malheur,
J'ai manqué de fortune, et non pas de valeur.
Je n'ai point sous l'Armet remarqué le visage,
Mais Léon jusqu'ici s'en donne l'avantage.

1950

Videz avec lui vos premiers différents,
Les discours de ce tiers me sont indifférents.
Je combattis un seul, s'il prétend quelque chose,
Je suis prête au combat, pour lui qu'il s'y dispose.

1955

LÉON

Pour moi, malgré l'ardeur de mes affections,
Je me déments du tout de mes prétentions,
Lui seul vous a vaincu, et lui seul vous demande.

1960

BRADAMANTE

S'il y prétend des droits, il faut qu'il les défende,
Je l'appelle au combat dangereux et sanglant.

(Il lui lève la visière.)

CHARLES

Certes, votre courroux est un peu violent.
Lui donneriez-vous point un moment de relâche,
Pour connaître son nom et ce front qu'il vous cache ?

1965

BRADAMANTE

Ô bons dieux ! C'est Roger.

(Il se met à genoux.)

ROGER

Oui, Madame, c'est moi,
Qui vous rends à genoux l'hommage que je dois,
Et qui ne veut bouger de ces pieds que j'embrasse,
Que par mon repentir je n'obtienne ma grâce,

1970

Que mes malheurs soufferts ne vous fassent pitié.

Il est vrai, j'ai failli, mais blâmez l'amitié,

Condamnez le devoir, qui sur une belle âme

Doit être plus puissant que l'amoureuse flamme.

Ma main a pour Léon contre vous combattu,

1975

Mais je devais la vie à sa seule vertu.

Je vous cédaï, Madame, et cette main perfide,

Qui s'arma contre vous était mon homicide ;

J'allais par mon trépas expier mon péché,

Si cet ami courtois ne m'en eût empêché.

1980

Il m'a quitté ses droits, m'a cédé Bradamante,

Pourvu qu'à mon rappel ma Déesse consente

Et que ma repentance efface mon forfait.

BRADAMANTE

Je donne au repentir l'offense qu'on me fait.

Oui, malgré la douleur que vous m'avez causée,

1985

À vous la pardonner je me sens disposée,

Pourvu que sur l'espoir d'en être ainsi traité,

Vous n'abusiez jamais de ma facilité.

ROGER

Si je vous fâche encor, je n'attends plus de grâce.

BRADAMANTE

Bien donc, que du passé le souvenir s'efface,

1990

Et qu'il me soit permis avec toute la Cour,

De ressentir le bien de votre heureux retour.

CHARLES

Il faut sans retarder que leur peine finisse,

Il est temps désormais que ce coeur s'amollisse.
Aymon, votre rigueur ne saurait plus durer,
Et votre ambition n'a rien à désirer.
Si toutes les raisons ordonnent qu'on marrie,
Sa chère Bradamante au Roi de Bulgarie.
Vous opposerez-vous au bien qu'elle en reçoit ?
Car aspirer plus haut, c'est plus qu'elle ne doit.
Vous recevez du Ciel un Roi pour votre gendre.
Fut-il à votre choix, pouviez-vous mieux prétendre ?
Outre tant de vertus qui le font admirer.

1995

2000

RENAUD

C'est le plus grand bonheur qui se puisse espérer,
Et si vous remarquez un si grand avantage,
Vous serez obligé de changer de courage,
Outre que Bradamante a de l'amour pour lui.

2005

LÉON

Il faut que leur bonheur s'accomplisse aujourd'hui.
Approuvez sans regret ce que le Ciel ordonne.

AYMON

Je n'ai besoin ici du conseil de personne,
Vous prêchez vainement un homme résolu.
Je veux ce que le Ciel et les miens ont voulu.
Je consens que Roger épouse Bradamante,
Ce n'est pas qu'ébloui d'une pourpre éclatante,
Sa nouvelle grandeur me le fasse estimer,
Mais c'est pour sa vertu qui m'oblige à l'aimer.

2010

2015

ROGER

Ô favorable arrêt ! Dont mon âme est ravie,
Mais je n'attends de vous que celui de ma vie,
Prononcez-le, Madame, et ne permettez pas,
Que deux mots seulement me donnent le trépas.

2020

BRADAMANTE

Je crois que mon devoir m'oblige à reconnaître
Les bonnes volontés, que vous faites paraître.
Puis donc que mes parents l'ont ainsi résolu,
Je ne m'oppose point à ce qu'ils ont voulu,
Leurs volontés me sont des lois inviolables.

2025

CHARLES

Ô que cette franchise a des traits aimables !
Que ce discours me plaît, allons donc de ce pas,
Et que votre bonheur ne se diffère pas.
Que le Ciel vous unisse avec autant de joie,
Que je ressens ma part du bien qu'il vous envoie.

2030

LÉON

Je vais parmi leurs biens me repaître d'espoir.
Mais je suis trop heureux ayant fait mon devoir.